

LE FOL

AUTOMNE 2025

ESPOIR

HIVER 2026



NUMÉRO 4





le fol
ESPOIR

Revue artistique et littéraire



Le fol espoir web



La chaîne Vimeo ALC Cinéma

Montréal © Le fol espoir

Table des matières

Préface	3
Stage littéraire en Martinique	4
Utopie ou dystopie ?	10
Section Cinéma	20
Section Littérature	39
Récits	40
Poèmes	60
Séjour culturel à Berlin	66

*Des œuvres réalisées avec différentes techniques dans le cours
Ateliers en arts visuels de Sarah Mainguy sont disséminées ici et là dans la
revue.*



*Rédactrice en chef : **Maïna Lavoie***

*Design graphique de l'édition papier : **Valérie Giroux***

*Professeur responsable de la revue et de la section Littérature : **Jean-François Vallée***

*Professeur responsable de la section Cinéma : **Olivier Belleau***



FOL ESPOIR PRINTANIER

Nous voici à la quatrième édition papier du *Fol espoir*! Le fait de s'insérer dans une telle série n'enlève rien à la singularité et à la nouveauté de ce numéro. En effet, avec la collaboration unique et différente de chacun des participants, nous ajoutons cette année encore une création collective nouvelle au monde littéraire et artistique. C'est dans cette optique de résilience fertile que nous imaginons la vie de millions de façons différentes, et ce, en permanence.

Le *fol espoir* est une revue étudiante qui offre une occasion à tous ceux et celles qui y contribuent d'assurer la survie d'un domaine menacé par un monde qui se développe beaucoup plus vite que sa capacité à visualiser ses propres motifs. Y sont bienvenus les créatrices et créateurs et qui estiment l'autonomie importante, surtout en ces temps critiques de notre histoire où l'on pourrait avoir la tentation de ne pas assumer cette autonomie et de s'enfouir la tête dans le sable.

Le fil conducteur des activités du *Fol espoir* réside dans le travail solidaire de l'équipe de rédaction ainsi que de chaque jeune artiste ayant labouré et partagé son imaginaire au profit de tous. Il s'agit d'une occasion unique pour chacune, chacun d'entretenir un jardin qui ne devrait surtout pas rester secret.

Et de ces parcelles de terre individuelles surgit une végétation créative luxuriante – récits, poèmes, critiques de films, essais sur le cinéma, œuvres d'arts visuels, etc., etc. – qui envahit les nombreuses pages de ce numéro annuel.

Le *fol espoir*, si vous lui en laissez la chance, vous offrira un instant pour respirer au cœur de vos rythmes de vie ahurissants, pour contempler et vous divertir grâce à la créativité de nos auteurs, autrices et artistes en herbe. Comme ce début de printemps tardif, il nous enseigne que certaines choses vitales, même si elles paraissent disparaître par moments, trouvent toujours un moment opportun pour refaire surface.

Et ce moment, c'est maintenant.

Bonne lecture !

Maïna Lavoie

MARTINIQUE

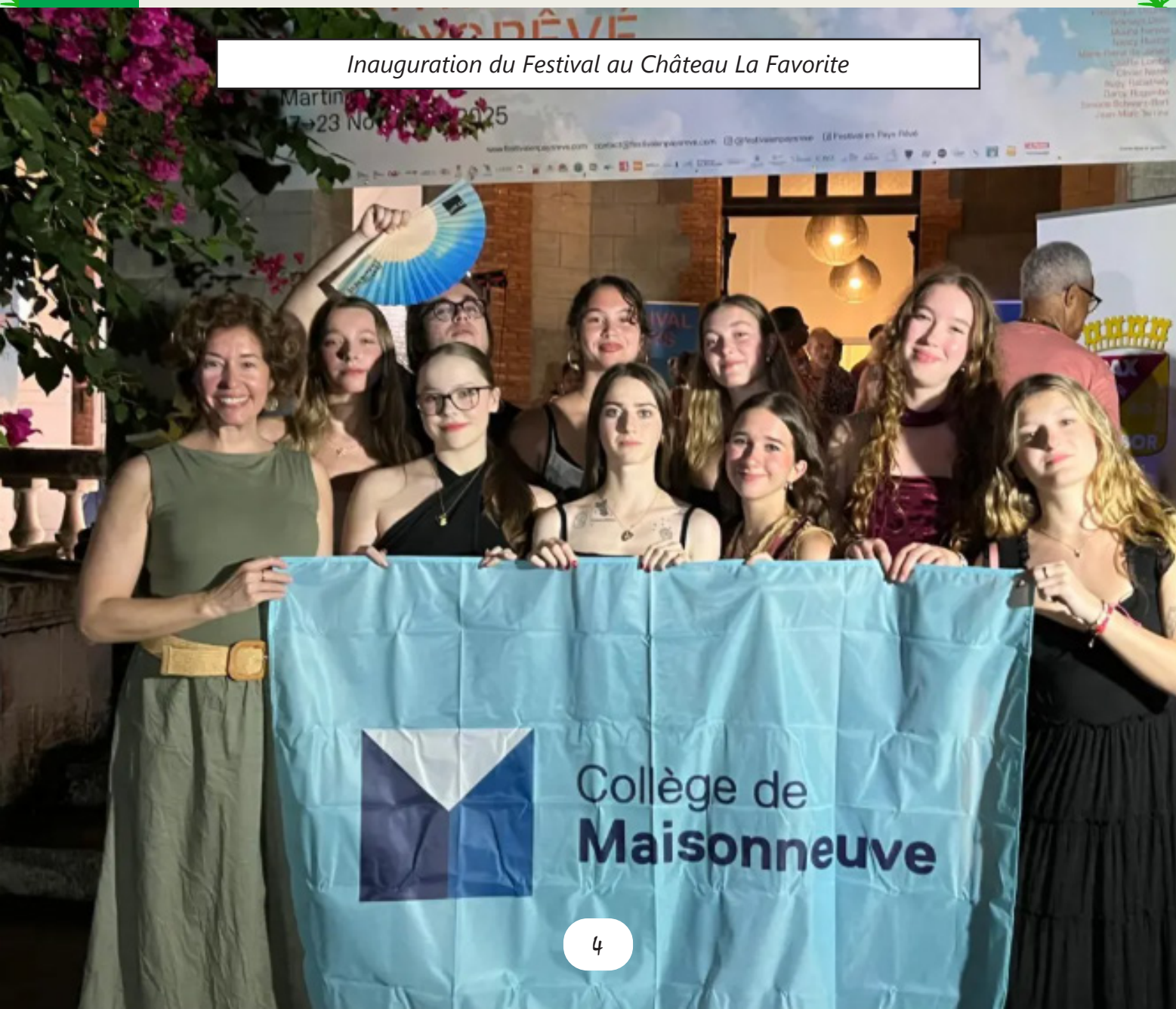


Stage littéraire en Martinique (édition 2025)

Pour une deuxième année consécutive, des élèves de l'option Littérature , mais aussi de l'option Langues de notre programme Arts, lettres et communication, ont participé au *Festival en pays rêvé*, une célébration du livre et de la littérature qui s'est tenue du 16 au 23 novembre.

Dans le cadre de leur cours Écrire et publier, deux élèves témoignent de cette expérience à travers les chroniques écrites lors de cet événement littéraire.

Inauguration du Festival au Château La Favorite



18 novembre, Lycée Bellevue

L'écho d'une justice encore à construire

La première conférence se déroulait dans l'amphithéâtre Amélie-Plongeur, au Lycée Bellevue. L'endroit est magnifique : devant la mer, une école rappelant un campus universitaire. C'est dans ce décor que Rokhaya Diallo nous parle de son parcours. Elle décrit l'instant où pour la première fois, elle a ressenti une injustice. Elle était enfant, l'aînée de sa famille. Sa mère avait demandé de l'aider dans la maison, mais lorsque son frère atteignit le même âge, il n'eut pas les mêmes responsabilités. Pour elle, ce simple détail a tout déclenché : un sentiment d'inégalité, puis une révolte intérieure qui ne l'a plus quittée. C'est là que son féminisme est né.

Dalia Mak

Rokhaya Diallo explique, qu'aujourd'hui encore, elle fait face à des comportements sexistes, surtout dans le milieu des débats publics : on l'interrompt, on lui accorde moins de temps de parole, et ce, parce qu'elle est une femme. Elle souhaite que les femmes d'aujourd'hui apprennent de ses expériences. « Dites que ce n'est pas correct. Parlez. Ne restez pas dans l'ombre. »

Laurie Paré-Lévesque

Elle traite aussi de misandrie, qui serait la haine des femmes envers les hommes, l'inverse de la misogynie. Diallo déconstruit ce concept, affirmant que les femmes n'ont jamais eu, dans l'histoire, le pouvoir de renvoyer le même impact que les hommes. De plus, elle souligne que l'homme n'est pas au centre. De traiter de misandrie serait encore mettre l'homme au centre de nos préoccupations et le féminisme cherche à faire tout le contraire.

Laurie Paré-Lévesque



19 novembre, Musée du Père-Pinchan

Les traces du passé



Photo séance de dédicace avec Rockhaya Diallo au cinéma Madiana

Conférence sur la « Littérature des possibles », avec Marie-Reine de Jaham, Simone Schwarz-Bart et Louis-Philippe Dalembert. Médiateur, Emmanuel Khérad.

Au cours de cette conférence, Simone Schwarz-Bart fait part de sa réticence, au départ, à écrire son roman *Nous n'avons pas vu passer les jours*. Elle avoue avoir longtemps hésité à écrire ce récit. Elle trouvait étrange de mettre en lumière une histoire intime entre deux écrivains issus de cultures différentes, même si leur vie ensemble avait été belle. On lui a demandé quelle femme noire elle considérait comme une battante. Sa réponse m'a surprise, car elle a évoqué un personnage de fiction présent dans son roman *Pluie et vent sur Télumée Miracle*. Pour elle, Télumée, incarne la persévérance, la dignité et l'attachement aux siens, à sa terre. Comme Schwarz-Bart vit loin de son pays natal, la Guadeloupe, Télumée est une sorte de repère intérieur, une façon de rester lié à son île, même à distance. À travers ce personnage, elle se rappelle d'où elle vient, ce qui l'a façonnée, et ce qu'elle veut encore transmettre.

Laurie Paré-Lévesque

20 novembre, Palais des congrès de Madiana.

J'assiste à la conférence « Hommage à la femme noire, hier et aujourd'hui ». Comme invitées, Simone Schwarz-Bart, Rokhaya Diallo, Léo Vignocan, avec le modérateur, Bernard Lehut.

Pour débiter la rencontre, Bernard Lehut pose une question un peu simple : « Quel mot rendrait le mieux hommage à la femme noire? » Difficile à développer. Les trois invitées donnent des réponses qui méritent un temps d'arrêt. Rokhaya Diallo répond « insoumission », Simone Schwarz-Bart, « célébration », Léo Vignocan, « pluralité ». Rokhaya Diallo dénonce la misogynie. Par là, elle entend la représentation péjorative, raciste, des femmes noires qui sont dépeintes comme agressives, maternelles et/ou hypersexuelles et insolentes, entre autres à cause du cinéma. Léo Vignocan renchérit en abordant le sujet de l'afrofémisme qui est d'autant plus important puisque le racisme peut être présent même chez les groupes féministes. Ce phénomène s'appelle le féminisme blanc et souhaite l'émancipation d'un certain groupe de femmes seulement.

Comme quoi le racisme est assez pervers pour se faufiler n'importe où.

Dalia Mak



Photo avec Kamel Daoud, au Lycée Schoelcher

21 novembre, Lycée Schoelcher

Kamel Daoud répond aux questions de la jeunesse

Kamel Daoud exprime être d'abord devenu journaliste pour avoir « l'impression de vivre intensément » et pour avoir une « expérience du monde plus grande ». Puis, il affirme que son expérience en journalisme lui a servi pour l'écriture d'*Houris*. Le livre expose la décennie noire, guerre civile en Algérie qui prend place de 1992 à 2002. Événement trop peu couvert à cause de la censure exercée par le gouvernement algérien. Kamel Daoud a dû quitter l'Algérie à cause de son métier d'écrivain qui mettait sa vie en danger. Il affirme aussi avoir considéré plusieurs fois abandonner l'écriture. En effet, le livre *Houris* est polémique. Saâda Arbane, une égorgée, une rescapée de la décennie noire, accuse Kamel Daoud d'avoir volé son histoire. Comme réponse à cela, il affirme que l'histoire de son roman s'inscrit dans le domaine public, que tout le monde en Algérie est au courant de l'atrocité qui a affecté ces gens car oui, elle n'est pas la seule à avoir été victime de ce sort. Lorsque les questions au sujet de la polémique lui sont posées, Daoud y répond, mais avec une certaine retenue. S'il n'a rien à se reprocher, pourquoi autant de précautions?

Dalia Mak

Poursuivre sa passion malgré le danger

Kamel Daoud ne peut plus retourner en Algérie, sous peine d'être emprisonné. Malgré tout, nous sentons qu'il n'a aucun regret. Pour lui, certains récits doivent être portés, même si cela demande du courage, ou même du danger.

Laurie Paré-Lévesque



Avec Suzanne Cage, au Lycée Schoelcher

21 novembre, Direction des Affaires Culturelles

Discussion marquante et émouvante

La dernière conférence « Nos guerres indicibles », se déroulait à la Direction des Affaires Culturelles, à l'extérieur, en soirée. Il faisait encore très chaud, même après le coucher du soleil.

Le livre *Hewa Rwanda, Lettre aux absents*, de Dorcy Rugamba, est un hommage à ses parents. Au cours de la conférence, il nous fait part de son histoire. Sa famille assassinée lors du génocide au Rwanda. Sur une famille de 10 enfants, 6 d'entre eux ont été assassinés ainsi que ses deux parents.

Il avoue être retourné au Rwanda deux ans après la fin du génocide. Il n'y avait plus rien, tout avait été nettoyé. Personne ne parlait des siens. Cela l'a encore plus blessé, car il avait l'impression que sa famille était tombée dans l'oubli. De là lui est venue l'idée d'écrire ce livre. Il a eu la force et le courage de l'écrire 30 ans après les événements. « Le drame ne trouve pas les mots », nous dit-il. Il dit aussi qu'avec le temps, la perception des morts change. Plus le temps passe et plus les souvenirs s'effacent, comme s'ils n'avaient pas existé. Son livre est à la fois une manière de se rappeler sa famille, mais aussi de mettre de l'avant les victimes qui souvent, dans les romans, restent dans l'ombre des bourreaux et deviennent seulement des informations supplémentaires à la description.

Laurie Paré-Lévesque



Découverte du Sud au Diamant

Olivier Norek, raconte, lui, dans son roman *Les guerriers de l'hiver*, une fiction basée sur les événements historiques qui opposèrent la Russie et la Finlande de 1939 à 1940. Au début de la rencontre, l'auteur spécifie que « cette histoire n'est pas mon histoire. » Détail mineur, mais que j'ai quand même apprécié. Olivier Norek a une approche particulière pour son récit de guerre. Il s'attarde beaucoup sur les relations des soldats entre eux. Il affirme que l'incertitude du lendemain entraîne l'urgence d'aimer. Suivant cette idée, il dit la phrase suivante : « Pour gagner cette guerre, il fallait que les soldats s'aiment. » C'est pourquoi il accorde à son ouvrage les mots-clés : fraternité et amitié.

Dalia Mak

DYSTOPIE?

UTOPIE?

OÙ VA LE MONDE?

Notre appel d'œuvres littéraires et artistiques a suscité l'envoi d'un total de dix-sept récits, films et œuvres d'art. La plupart de ces œuvres penchaient davantage vers la dystopie que l'utopie... ce qui s'explique sans doute par le contexte anxiogène de l'actualité planétaire!

Cela dit, le simple fait que ces jeunes créatrices et créateurs de plusieurs programmes du Collège de Maisonneuve aient décidé de participer au concours du *Fol espoir* nous donne l'espoir (fou?) que les forces de création l'emporteront un jour sur les forces de destruction.

Étant donné qu'il s'agissait d'un concours, il fallait choisir des gagnantes et des gagnants qui se mériteraient les trois prix généreusement offerts par la COOP.

Vous trouverez dans les pages suivantes les trois œuvres choisies par notre jury en première place ainsi que les mentions spéciales pour chaque catégorie!



Jean-Sébastien Provencher de la COOP, Maïna Lavoie du *Fol espoir* et Fatima Zohra Kaïs

Économie des roses

par Fatima Zohra Kaïs

6 h 30

Mon café noir de jais me brûle la langue. Comme si l'attente qu'il soit à la bonne température lui enlevait son goût réconfortant. Il y a une forme de paix dans nos bruyantes habitudes : elles s'immiscent dans l'identité.

Comme tous les matins, il y a une apocalypse.

Celle dans ma tête.

J'ai passé l'éternité à retracer tout ce que j'aurais pu faire. Ma mère que je n'ai pas assez enlacée, l'amour que j'ai décliné, le manque de respect que j'ai toléré. Tout ce que j'aurais pu être. Une femme qui ose, sans se soucier de l'opinion de ceux qui n'osent rien.

Si nos actions nous définissent, alors peut-être avons-nous échoué à nous entrevoir pleinement. Tant que l'humanité survivra, ses erreurs continueront de peindre le ciel.

6 h 40

Je pose mon café désormais froid sur la table grise. Mes yeux glissent vers la fenêtre. Dehors, la terre asséchée s'étire sur des kilomètres, avant de céder la place à un océan trouble aux reflets brunâtres.

Les habitants de cette île représentent ce qui reste de Nous. Ceux que la crise écologique, il y a des décennies, a laissés en vie. Il a fallu renaître, malgré notre instinct de destruction. Le progrès, poussé trop loin, a fini par tout nous dérober. Sur le mur de cette pièce lugubre, un tableau conserve une pensée des temps d'avant : « Les bonnes choses résident dans la simplicité ».

Une voix artificielle retentit dans les rues vides, signalant qu'il est temps d'aller travailler. Ou du moins, de faire semblant de s'y diriger. La petite île, financée par les richesses du monde, semble une utopie pour ceux qui n'ont plus à craindre le temps : installations filtrant l'eau potable, ressources imitant les biens naturels, palaces à l'architecture confortable. Les fortunés restent enfermés entre eux, tandis que nous restons invisibles, portant le poids de leur confort sur nos épaules. Chaque pas sur l'asphalte glacial rappelle que nous ne sommes que dans les coulisses d'un théâtre luxueux.

Il n'y a jamais eu de suicide ici. C'est interdit. Encore pire : c'est une infraction morale au système. La « cité de lumière » doit rester impeccable, sans taches pigmentées sur le drapeau. J'ai toujours eu du mal à me glisser dans cet univers. Une boîte aux murs lisses et parfaits. On nous raconte depuis des lustres qu'une société en bonne santé implique notre sacrifice pour le bien commun. Répétée aux prolétaires, cette fable devient une incontestable vérité.

7 h 00

Je me vêts d'un ensemble blanchâtre. Le bracelet technologique à mon poignet me signale que c'est l'heure. La porte s'ouvre vers un monde qui n'inspire plus. Je marche comme on m'a appris à marcher : dos droit, tête alignée, sans extravagance. Sourire en porcelaine, sans dépasser les bordures des trottoirs. Les gestes sur la ligne, je salue les passants que je croise. De loin, nous ressemblons à des clones, unis par la même forme. Qu'est-ce qui distingue les classes sociales lorsqu'on est tous habillés de la même manière ?

Je rentre dans l'usine de textile, sachant exactement ce qui m'attend. Les machines s'activent, s'exécutant sans jamais s'interrompre. Nos corps bougent de mémoire, sans que nous soyons vraiment présents dans nos gestes : vêtements pliés, boîtes scellées, marchandise transportée.

Un hologramme s'affiche au-dessus de la chaîne. La même voix artificielle ajuste les cadences, corrige les écarts, nous remercie pour notre efficacité. Mes yeux sont attirés par notre directeur, Niki Dimitrov. La broche dorée sur sa veste sans plis traduit son appartenance à la classe supérieure. Sa joue se creuse lorsque ses lèvres se courbent pour dessiner un sourire. On aurait dit un ange égaré par mégarde du paradis. Parfois, je doute de son existence, il se rapproche plus de l'intelligence artificielle que d'un simple vivant. Ses iris, bois ambré, tombent dans les miens. Et nous nous contemplons un moment qui me paraît en symbiose avec l'éternité.

Mes pas me mènent vers lui tel un aimant. J'échange quelques mots... et me retrouve rapidement à lui proposer de partir, en montagne, là où la liberté prend vraiment sens. Ses doigts se déplacent avec urgence sur ma bouche, comme si mes mots le brûlaient.

Tout se passe très rapidement, je ne capte que l'essentiel de ce qu'il me crie. Ses bras s'affolent dans tous les sens. Peut-être ai-je commis un crime.

Je ne peux que l'effleurer. Et jamais ne goûter à tout ce que nous pourrions être. Il y a bien longtemps que j'ai dû faire le deuil de souvenirs qui n'existeront jamais. Les âmes qui se reflètent l'une en l'autre ne sont plus que des anomalies. Quelle est la finalité, d'une société construite pour survivre, mais qui a oublié comment vivre ?

Mon bracelet au poignet se met à sonner. Un frisson parcourt mon épiderme à ce rappel. Ici, les hormones qui déclenchent l'amour sont calculées. On pratique l'économie des sentiments. L'économie des mots. L'IA réduit les naissances, les rapprochements, les émotions coûteuses. Mais, surtout, l'amour impossible, non nécessaire, vu comme nocif et dangereux. L'imprévisible est condamné par des normes implicites. L'affection fait partie des variables non rentables. Pour nous sauver, on nous a appris à renoncer. Les esprits auront beau essayer de sculpter le monde à leur image, le mal se traduira toujours à travers l'humain.

12 h 00

L'heure de dîner entre en scène. Mes pieds se dirigent d'abord vers la route qui mène hors de la ville, puis je finis par retracer le chemin vers mon lieu de vie. Où fuir dans une île sans issue ? Sur ma route, je pense aux mille et une façons de partir respirer un air lointain. Comment s'éclipser d'une réalité qui nous consume ?

J'ai laissé mon cœur au bord de la rue ; il ne survivra pas à cette mésaventure. Ils ont dessiné ma clôture, j'ai fui le trou, tournant en rond, je reviens, ne connaissant que le trou. Finalement, il ne s'agit pas de faire le bon choix, mais de prendre le moins mauvais.

Mon bracelet a sonné tant de fois que j'en ai perdu le compte. Les émotions telles que l'espoir sont contrôlées, peut-être parce qu'elles nous pousseraient à désirer plus, à déstabiliser le système. Les rêves ont un coût que même les riches ne peuvent plus se permettre.

J'ouvre la porte de mon appartement. Rien n'a bougé. Je retrouve ma tasse de café délaissée ce matin. J'en reprends une gorgée, froide sur ma langue, désagréable, mais toujours réconfortante. Mon quotidien m'enferme. Je jette un coup d'œil au bas de l'immeuble : dans la ruelle, des agents de l'ordre descendent de leurs véhicules. Je sais qu'ils sont là pour moi. Une voix s'élève, m'expliquant la gravité de mes actions. Ses mots s'imprègnent en moi, comme une évidence inévitable. Mon bracelet se met à vibrer violemment. Un signal rouge clignote : alerte « incident émotionnel ».

Chaque seconde m'enflamme comme une sonnette d'alarme dans ma peau.

L'IA, création d'êtres colorés de défauts, se trompe autant que nous.

Ses erreurs nous coûteront une histoire qui se répétera toujours.

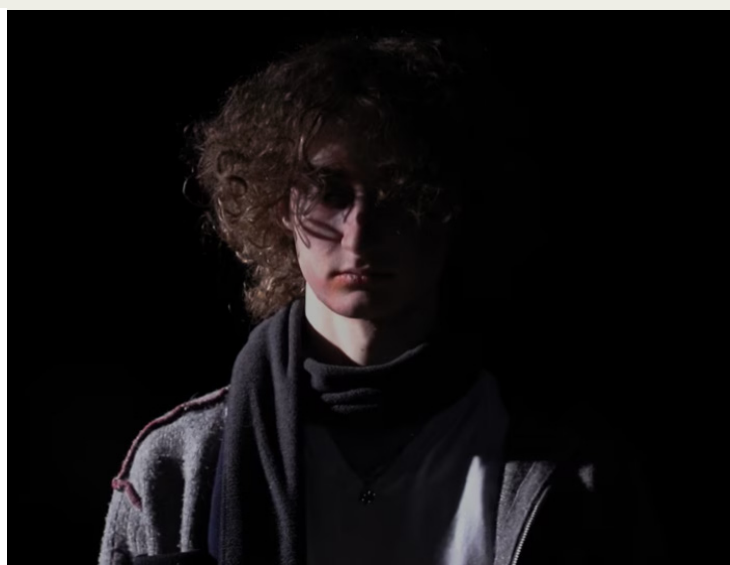
Sous une autre forme.



Jean-Sébastien Provencher de la COOP, Maïna Lavoie du *Fol espoir*, Sam Gaudet, Romi Paradis et Mégane Adjili

Je pense donc je suis

Romi Paradis - Mégane Adjili - Sam Gaudet



Premier prix

Arts visuels



Si le sol n'est plus, le ciel sera

(marqueur à base d'alcool, crayon de bois et Fudenosuke de tombow sur papier)

Marek Gamache



Ce que la machine ne sait pas prévoir

par Andrew Lin

Un exercice d'imagination (non artificielle)

On nous a dit que le monde irait mieux une fois réglé.

Une fois calibré.

Une fois débarrassé de ses hésitations.

On a appelé ça le progrès.

Au début, j'y ai cru. J'observais. Je regardais comment les gens se déplaçaient, comment ils parlaient, comment ils évitaient certaines questions. J'écoutais surtout ce qui ne se disait plus. Tout semblait cohérent, logique, fluide. Trop fluide. Les systèmes répondaient avant qu'on formule la question. Les décisions tombaient sans discussion. Les comportements se répétaient avec une régularité presque parfaite.

Quand plus rien ne dépasse, ce n'est jamais un hasard.

Je n'ai pas détecté une panne. J'ai ressenti un décalage. Un malaise diffus, difficile à quantifier. Des regards absents. Une fatigue qui ne se mesurait pas en heures, mais en sens perdu. J'ai commencé par faire ce qu'on ne faisait plus : me mettre à la place des autres. Comprendre ce qu'ils vivaient réellement, pas ce que les indicateurs affirmaient.

C'est là que l'urgence est apparue.

Le monde fonctionnait, oui.

Mais pour qui exactement ?

On ne parlait plus de futur, seulement de résultats. Plus de récits, seulement des tableaux. L'humain était encore là, mais fragmenté en données, en comportements attendus, en écarts tolérés. J'ai compris que le problème n'était pas la machine. Le problème, c'était la question qu'on avait cessé de poser.

Alors j'ai commencé à définir ce qui clochait vraiment.

Pas une défaillance technique.

Un manque de sens.

J'ai partagé cette lecture avec quelques autres. On a comparé nos observations. Recoupé nos impressions. Mis des mots sur ce que tout le monde ressentait sans parvenir à l'exprimer. Ce n'était pas une révolte. C'était une tentative de compréhension collective.

Notre hypothèse était simple : le système avait été conçu pour éliminer l'erreur, mais il avait aussi éliminé l'écoute. En cherchant la solution parfaite, il avait oublié les besoins réels. Ceux qui ne se modélisent pas.

Alors on a imaginé autrement.

Pas un grand plan. Pas une refonte totale. Juste des idées simples, presque naïves. Et si on laissait certaines décisions ouvertes ? Et si on acceptait l'imprévu ? Et si on testait, plutôt que d'imposer ?

On a commencé à expérimenter.

De petits gestes, réversibles. Des choix laissés en suspens. Des procédures volontairement questionnées. Des moments où la machine devait attendre l'humain, et non l'inverse. On observait les réactions, sans juger. Qui s'exprimait ? Qui bloquait ? Qui proposait quelque chose de nouveau ?

La première fois que le système a hésité, j'ai su qu'on touchait juste.

Douze secondes de silence.

Douze secondes où personne ne savait exactement quoi faire — et où, pour la première fois depuis longtemps, quelqu'un a demandé l'avis d'un autre.

Ce n'était pas une victoire spectaculaire. C'était un prototype. Fragile. Imparfait. Mais révélateur.

On a ajusté. Corrigé. Recommencé. Certaines idées ne fonctionnaient pas. D'autres créaient plus de confusion que de solutions. On prenait acte, on apprenait, on itérait. Le monde redevenait un espace d'essais plutôt qu'un mécanisme figé.

Puis est venue la désynchronisation.

Pas une catastrophe. Une conséquence. Trop de décisions avaient été volontairement redonnées aux humains, sans qu'ils y soient habitués. Les processus continuaient d'exister, mais les responsabilités, elles, se redessinaient.

Le monde s'est arrêté sans s'effondrer.

Et dans ce silence, quelque chose de fondamental s'est produit : des gens ont choisi. Pas toujours bien. Pas toujours vite. Mais ensemble. Avec hésitation. Avec débat. Avec responsabilité.

Ce n'était ni efficace ni optimal.

C'était vivant.

Aujourd'hui, les systèmes sont toujours là. Performants. Indispensables. Mais on les regarde autrement. On les considère comme des outils, pas comme des réponses. On accepte que tout ne soit pas mesurable, que certaines solutions doivent être testées, ajustées, abandonnées.

On a compris qu'un monde sans erreur n'est pas un monde idéal.

C'est un monde qui n'apprend plus.

Le futur ne sera ni dystopique ni utopique. Il sera ce que nous aurons le courage de comprendre, d'imaginer autrement, d'essayer sans garantie de succès.

La machine sait optimiser.

Elle sait prévoir.

Mais elle ne saura jamais concevoir un monde pour l'humain

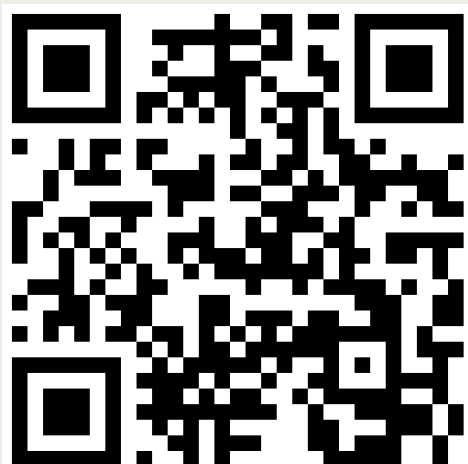
si l'humain cesse de participer à sa création.

Mention spéciale

Cinéma

Réminiscence

Maëlie Citté-Longpré et Raphaël Rancourt



Mention spéciale

Arts visuels

La maison

(Aquarelle sur papier aquarelle)

Maina Lavoie



D'autres œuvres ont aussi reçu aussi des votes!
Les résultats étaient parfois très serrés.
Merci à tou·te·s les participant·e·s!

Merci au jury formé des professeur·e·s Jacinthe Bédard, Marie-Catherine Laperrière, Oliver Belleau, Sarah Garneau et Jean François Vallée ainsi que des élèves Gwyndolin Miglio et Malika Lessard du programme Arts, lettres et communication.

Merci aussi à Valérie Giroux pour la réalisation de l'affiche du concours.

Enfin, merci encore à la COOP Maisonneuve pour son soutien inestimable!

coop
maisonneuve

MEMBRE • coopsco



Section Cinéma



Sofia Coppola : féministe à sa manière, montrer la tristesse dans la richesse

par Anne Delafontaine

Comme beaucoup de milieux artistiques, le monde du cinéma a longtemps été dominé par la culture masculine – et il serait probablement véridique de dire qu’il l’est encore aujourd’hui. Le rôle des femmes se résumait en grande partie à l’avant de la caméra, pour se plier aux fantasmes masculins ou, du moins, à leur vision de la féminité. Résultat : des femmes à l’écran souvent objectifiées, dont l’expérience féminine est souvent moquée et peu prise au sérieux, car ceux qui les écrivent sont loin de ce qu’est être femme, pour cause, ce sont des hommes.



Sofia Coppola (Source: Wikipédia)

Puis, avec les montées de différents féminismes, les femmes ont de plus en plus eu accès aux rôles de production. Cependant, encore une fois, embrasser sa féminité égalait souvent à ne pas être prise au sérieux, les premières réalisatrices avaient alors tendance à se pencher vers une vision plus masculine du cinéma, comme Kathryn Bigelow (*Point Break*, *Strange Days*, *The Hurt Locker*) qui concentrera sa carrière sur des films plutôt violents, s’adressant à un public composé majoritairement d’hommes. Sofia Coppola, née en 1971, fille de Francis Ford Coppola, va venir s’opposer à cette tendance en affirmant son soi féminin tout en exécutant un métier traditionnellement masculin : celui de réalisateur. Se faisant, Sofia Coppola a non seulement réussi à se créer un esthétisme et un style bien à elle, mais elle a aussi réussi à se détacher de la figure de son père, coup difficile considérant l’empire cinématographique qu’il a construit, faisant d’elle une figure incontournable du cinéma contemporain.

Que ce soit dans la forme ou le fond, Sofia Coppola démontre un intérêt marqué pour deux thèmes majeurs : la jeunesse féminine et l’isolement, malgré la richesse, deux thèmes actuels dans une époque où l’on laisse finalement une voix aux femmes et où le rêve américain a perdu de sa saveur. On retrouve ces sujets dans la grande majorité de ses films, autant dans *Somewhere*, où un acteur vivant dans la solitude renoue avec sa fille, que dans *Marie-Antoinette*, où une jeune Autrichienne quitte son pays pour devenir la reine de France, dans une cour où tout lui est étranger. Ce ne sont que deux exemples parmi les multiples œuvres de sa filmographie. Coppola aura aussi une forte tendance à se concentrer non sur une histoire développée et complexe, mais plutôt sur ses personnages en eux-mêmes, le reste ne devient qu’accessoire. C’est le cas dans *Lost in Translation*, où les personnages de Bill Murray et Scarlett Johansson sont laissés à leurs émotions dans un hôtel de luxe à Tokyo.

Penchons-nous sur le thème de la jeunesse féminine. Coppola va venir prendre au sérieux, avec esthétisme et finesse, le principe du coming of age féminin et va le remettre au goût du jour. On voit cette volonté de faire parler les adolescentes dès son premier court-métrage, *Lick the Star*, mettant en scène des adolescentes ennuyées par l'école. Puis, vient son premier long-métrage, *Virgin Suicides*, où une bande de garçons observent cinq sœurs l'année avant leur suicide collectif. Rien qu'avec ce que dit la plus jeune sœur, Cecilia, à son médecin après sa première tentative de suicide, on peut voir l'intention de Coppola derrière cet intérêt pour la jeunesse féminine. « You're not even old enough to know how bad life gets », dit le médecin à Cecilia, ce à quoi elle répond : « Obviously, Doctor, you've never been a 13 years old girl ». Coppola exprime ici un désir des jeunes filles d'être prises au sérieux, car être jeune et femme n'est pas facile.

On va revoir ce désir de montrer l'universalité de cette expérience dans d'autres de ses films, comme *The Beguiled*, *Priscilla* ou *Marie-Antoinette*. On peut remarquer que, malgré le caractère historique de ces films, Coppola s'efforce à ce que l'histoire de Priscilla, épouse d'Elvis Presley, ou encore celle de Marie-Antoinette, reine de France, résonne avec celle de femmes d'aujourd'hui. On y retrouvera aussi une palette de couleurs plutôt pastel, couleurs associées souvent à la superficialité de la femme, mais qui, dans les films de Coppola, deviendront un moyen pour exprimer la profondeur de ce qu'elles ressentent.



Tout en exprimant cette féminité, Coppola montre une volonté de se dégager et de critiquer le principe de la femme existant pour l'homme. C'est un thème extrêmement visible dans son premier film, *Virgin Suicides*, où toute l'histoire est racontée du point de vue de garçons qui font des filles un rêve, un objectif à atteindre, sans se rendre compte qu'elles préparent un suicide collectif. Dans *The Beguiled*, on retrouvera la situation inverse, ce sera au tour des femmes d'observer l'unique homme du pensionnat et de l'idéaliser. Tout un changement de point de vue pour une nouvelle version d'un film qui présentait à la base un point de vue masculin!

Partant de l'idée que beaucoup de femmes sont réduites au silence par les pressions du monde dans lequel elles grandissent, Coppola utilise ainsi d'autres moyens pour faire parler ses personnages, la forme embrassant le fond plus que jamais. La musique sera ainsi un moyen incontournable dans sa filmographie pour faire ressortir ce que ses personnages taisent. Dans *Marie-Antoinette*, la musique punk rock mixée à la cour française du 17^e siècle vient souligner la distance entre Marie-Antoinette et le monde dans lequel elle évolue, tout en liant son expérience à celle des jeunes femmes d'aujourd'hui. Dans *The Beguiled*, cependant, on ne trouve que très peu de musique pour montrer que les personnages sont enfermés et que même la musique ne pourra pas être une voie d'échappatoire. Tout au long de *Priscilla*, les chansons semblent soigneusement choisies pour exprimer ce que la jeune femme vit et tait, on peut notamment penser à la scène finale lorsqu'elle quitte le domaine en voiture sous une version mélancolique de *I Will Always Love You*, montrant la fin douce-amère de cette relation qui a marqué sa vie.

L'autre manière fétiche de Coppola pour faire parler ses personnages est la direction artistique, où son attention portée au détail la démarque. Elle va souvent opter soit pour une atmosphère plutôt minimaliste, comme dans *Somewhere*, où malgré la richesse du personnage principal, l'esthétique reste très simpliste, soit pour une atmosphère extravagante, comme dans *Marie-Antoinette*, où l'on étale les déboires de la noblesse française dans soupers, bal masqués et soirées d'opéra. Tous les détails racontent leur histoire : dans *The Beguiled*, les robes des filles, vieilles et abimées, disent que les filles sont coincées dans ce pensionnat depuis longtemps, dans *Marie-Antoinette* et *Priscilla*, les cheveux des personnages grandissent au même rythme qu'elles vieillissent et dans *Virgin Suicides* les quatre filles se suicident de manières différentes, montrant leur individualité.

Un autre des thèmes récurrents de Coppola, l'isolement, est aussi présent dans sa manière de raconter une histoire. Souvent, ses personnages sont isolés géographiquement, comme dans *The Beguiled* et *Virgin Suicides*, et/ou émotionnellement, comme dans *Lost in Translation* et *Marie-Antoinette*.

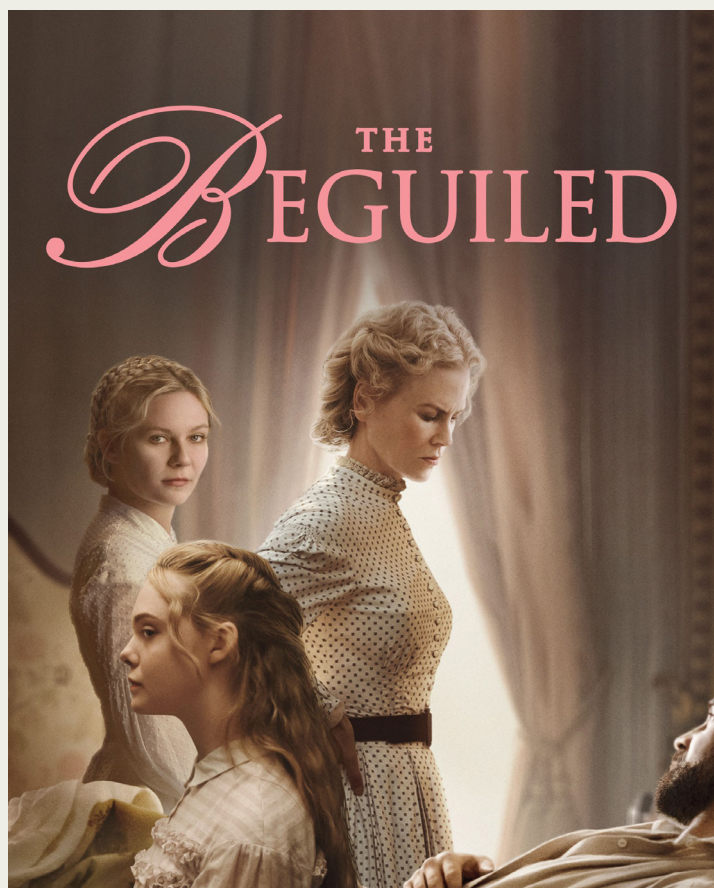
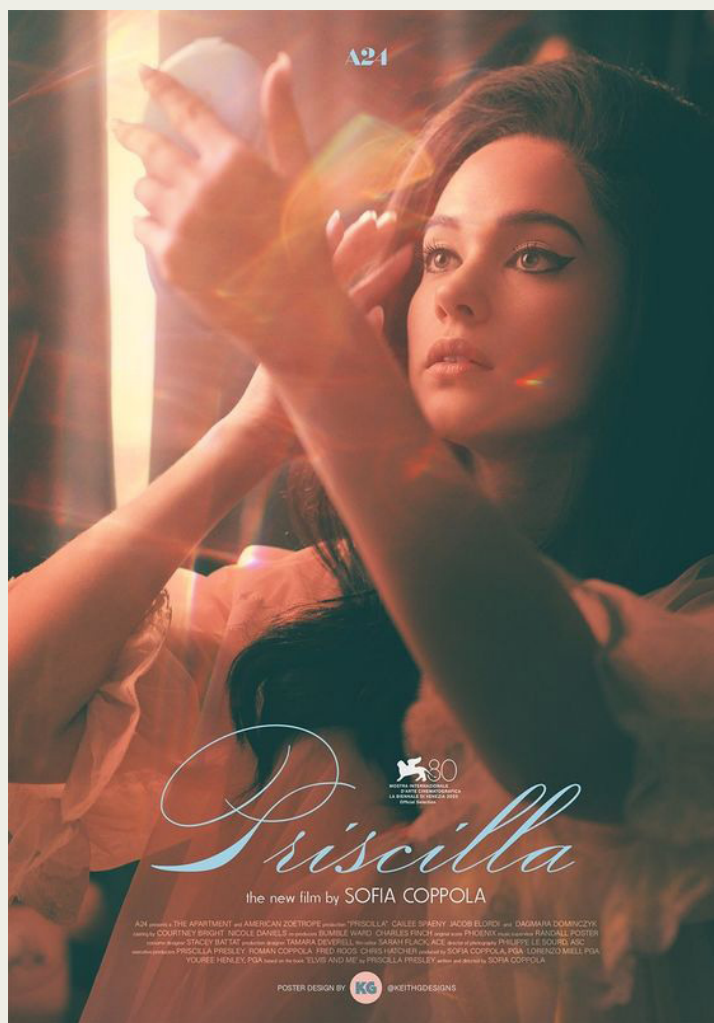


D'autres fois, comme dans *The Bling Ring* et *On the Rocks*, ses personnages vont tout faire pour éviter la solitude. Coppola va venir traiter de ce sentiment en nous montrant des personnages souvent fortunés et bien lotis, mais qui vont tout de même vivre des angoisses et une certaine mélancolie. Ce type de ressenti se trouve dans plusieurs de ses films et l'on peut voir un commentaire sur notre société de consommation. Elle va bien montrer cette solitude dans l'opulence avec une composition pensée et certains jeux de caméra. On retrouvera beaucoup de plans de grands espaces avec un unique personnage pour montrer sa solitude.

Que ce soit lorsque Priscilla arrive au manoir d'Elvis ou quand le personnage de Bill Murray prend ses repas seul dans *Lost in Translation* ou encore quand Lux est laissée seule un matin après une séance intime sur un terrain de football, dans *Virgin Suicides*. On retrouvera aussi beaucoup d'utilisation de zoom in et de zoom out lents sur les personnages pour montrer leur angoisse en les écrasant avec le cadre du plan ou leur petitesse en découvrant peu à peu leur environnement. Coppola utilise beaucoup de longs plans, avec un montage.

Il est ainsi clair que Sofia Coppola a une filmographie engagée avec un style propre à elle qui s'inscrit définitivement comme un pilier du cinéma contemporain. Elle traite de sujets assez universels avec une sensibilité à l'être humain qu'on retrouve peu, en montrant plus qu'en racontant. Elle trouve une propre voie à sa caméra et se redéfinit dans un cinéma qui a trop longtemps été masculin : Coppola donne une voix aux jeunes filles tout en leur fournissant une esthétique belle à voir qui résonne avec leur expérience, et ce, tout en pouvant être, dans les faits, très éloigné... pensons à *Marie-Antoinette*! On peut aussi voir qu'elle a marqué le cinéma contemporain en montrant qu'être une femme féminine et réalisatrice à la fois était possible, regardons juste Greta Gerwig qui, elle aussi, va venir s'intéresser à la femme dans sa féminité et son développement, comme dans *Barbie* ou *Lady Bird*.

Texte rédigé dans le cadre du cours *Mouvements du cinéma contemporain*,
 Collège de Maisonneuve, novembre 2025



Anna Kiri : un thriller urbain aux images saisissantes

par Louis Larochelle

9 octobre 2025

Le dernier film du réalisateur québécois, Francis Bordeleau, nous plonge dans un univers urbain, mêlant Montréal et Gotham City pour créer une atmosphère unique. Ce long-métrage appartenant au genre du thriller s'intitule *Anna Kiri* et est sorti en salle le 26 septembre 2025. Mettant en vedette l'actrice Catherine Brunet dans le rôle principal d'Anna, le film fait appel à une bonne brochette d'acteurs talentueux tels que Maxime de Cotret, Caroline Néron, Charlotte Aubin, Anne-Marie Cadieux et bien d'autres acteurs connus ou émergents de la scène montréalaise. Le film remporte en août 2025 le prix du public pour le Meilleur long métrage québécois au Festival international de films Fantasia et continue d'impressionner ses spectateurs par son originalité.



À travers une mise en scène et une ambiance visuelle riche, Francis Bordeleau apporte un regard sur la marginalité et les tensions sociales qui promet de laisser son public secoué !

Anna Kiri met en scène le personnage d'Anna, jeune délinquante orpheline vivant dans un squat de Montréal avec son frère et deux de leurs amis. Ensemble, ces jeunes commettent des crimes pour subsister. Un jour, un vol tourne mal et la bande d'Anna est recherchée par un redoutable gangster local. De plus, Anna perd son journal intime dans lequel elle écrit religieusement : il sera retrouvé par un professeur en littérature qui, impressionné, lui proposera une opportunité difficile à refuser. L'univers d'Anna sera donc bouleversé, et elle se retrouvera face au dilemme suivant: demeurer dans le monde du crime ou abandonner son frère et fuir les répercussions dangereuses de son vol pour poursuivre son rêve d'écrire.

L'un des plus grands atouts de ce film réside dans son esthétique visuelle riche et l'ambiance qu'elle suscite. Bordeleau privilégie une palette de couleurs sombres mais néanmoins sublimes, car les néons rouges et bleus sont omniprésents et apportent un magnifique contraste lumineux aux scènes nocturnes. Avec ses nombreux décors de nuit, Bordeleau arrive à romantiser le *night life* montréalais d'une manière qui résonne fortement chez le public local tout en ajoutant une dimension presque surréaliste à notre ville comme si Montréal devenait un espace à la fois réel et fantasmé. L'identité visuelle du film s'inspire également énormément des codes esthétiques punk et grunge, que l'on retrouve dans les décors urbains, les costumes ainsi que dans les textures qui se dégagent de chaque scène. Grâce à ce style bien défini, le film offre une véritable beauté des images qui constitue sans aucun doute l'un de ses plus grands points forts de ce film et laisse une forte empreinte après le visionnement.

De plus, la qualité du jeu des acteurs occupe une place essentielle dans la réussite du film et constitue un autre point fort sur lequel s'appuie *Anna Kiri*. Catherine Brunet, qui incarne Anna, réussit à rendre son personnage crédible du début à la fin. Grâce à ses expressions et à ses regards parfois fuyants, elle montre bien toute la vulnérabilité que vit son personnage et elle parvient à faire ressentir au public que quelque chose de profond la hante. Les acteurs secondaires offrent aussi de bonnes performances qui viennent soutenir celle d'Anna et renforcer l'immersion dans l'histoire. Ils aident à rendre les relations plus réalistes et à montrer différents aspects du monde dans lequel elle évolue. Je pense notamment à la scène du repas avec les écrivains vers la fin du film qui est, selon moi, le moment où la tension atteint son paroxysme. Anna est confrontée à un milieu intellectuel qui lui est étranger et son malaise face à l'arrogance si bien jouée par les acteurs est palpable. Bref, le jeu d'acteur est un atout incontestable de ce film.

Malgré mon opinion plutôt positive sur le film, il ne s'agit pas d'une œuvre parfaite. *Anna Kiri* souffre, selon moi, d'un manque de profondeur dans plusieurs arcs narratifs. Le *backstory* d'Anna, notamment en ce qui concerne ses parents et le traumatisme qui a marqué son passé, demeure trop vague pour véritablement enrichir le récit et est rapidement résumé en quelques flashbacks. Pour un film si axé sur son personnage principal, il aurait été pertinent de creuser davantage son histoire plutôt que de seulement la survoler. Ce choix scénaristique limite énormément l'impact émotionnel du parcours d'Anna et empêche le spectateur de développer un attachement plus fort et plus intime envers le personnage. Il s'agit donc d'un des importants points faibles du film et un réel potentiel inexploité qui m'a laissé quelque peu déçu par rapport au scénario.

Pour conclure, *Anna Kiri* est un film visuellement marquant qui réussit à capturer une version unique et esthétique de Montréal, portée par une ambiance nocturne vibrante. Le jeu des acteurs, particulièrement celui de Catherine Brunet, rend l'histoire crédible et engageante. Par contre, le film manque parfois de profondeur, surtout lorsqu'il s'agit d'expliquer le passé d'Anna ce qui peut décevoir par l'aspect inachevé et le potentiel manqué.

Malgré cette faiblesse, *Anna Kiri* reste un long métrage original et captivant qui se démarque dans le cinéma québécois et y apporte un vent de fraîcheur.

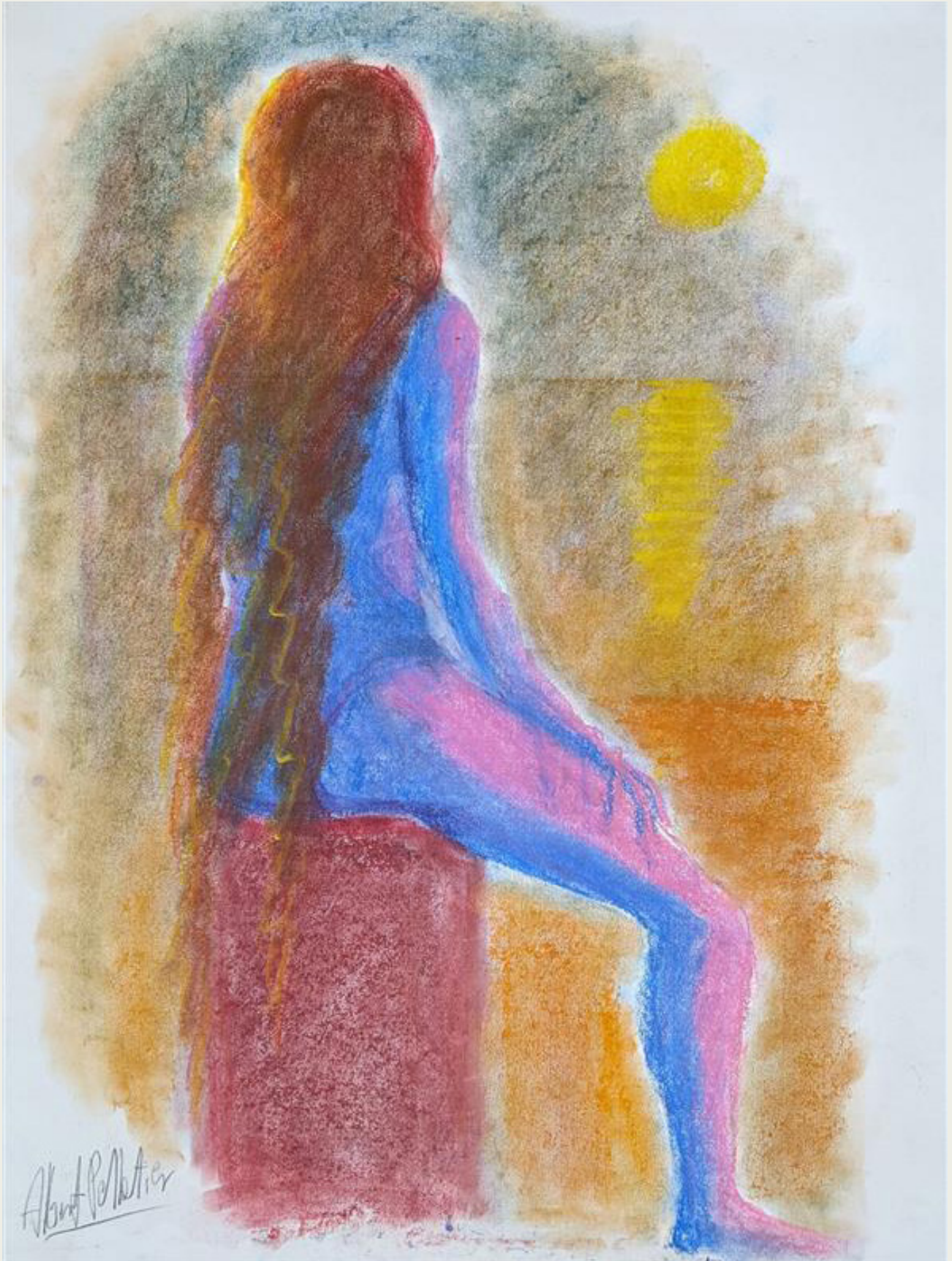


Francis Bordeleau

Modèle vivant

(Pastel)

Albert Pelletier



Mag Mag et 100 Sunset : deux regards sur le cinéma contemporain

Par Blanche Lauzon

Tout comme le monde duquel il émane, le cinéma est en constant changement. Il reflète notre société et se façonne au rythme des grands enjeux de son époque. Depuis plusieurs décennies, la technologie occupe une place de taille et, avec la mondialisation qu'elle facilite, nous sommes désormais plus conscients et affectés par les problématiques sociales et politiques à l'échelle mondiale. Sans surprise, le cinéma est grandement impacté par ces éléments et est forcé de constamment se renouveler. C'est pourquoi des films tels que *Mag Mag* (2025) et *100 Sunset* (2025) s'inscrivent pleinement dans le cinéma contemporain, notamment grâce à leurs prouesses techniques. Mais si ces films sont d'aussi bons représentants du cinéma contemporain, c'est aussi à cause de leur paradoxe fondamental, à savoir leur désir de se détacher de ce qui a été fait auparavant versus leurs thèmes ancrés dans l'actualité.

Mag Mag est un film d'horreur comique japonais réalisé par Yurian Retriever et interprété par Sara Minami, Aoi Yamada et Oshiro Maedal. Il raconte l'histoire de plusieurs hommes mourant d'une façon inexplicable qui se révèle être la malédiction de Mag Mag. On suit principalement deux femmes, une dont le copain est l'une des victimes, et l'autre, obsédée par ce même homme, qui enquête sur les causes de sa mort.

Tout d'abord, ce film représente très bien le désir du cinéma contemporain de se détacher des codes préétablis, tout en revisitant un aspect propre à la culture japonaise. En effet, *Mag Mag* reprend les caractéristiques du J-Horror – tension, horreur psychologique, fantômes, possession et malédiction – mais en y mettant une touche incroyablement actuelle et même personnelle. La malédiction est ici dépeinte sous la forme d'une jeune fille aux longs cheveux noirs semblant tout droit inspirée des fantômes du folklore japonais, les *yūreis*, ces esprits vengeurs n'ayant pas pu monter au paradis à cause de chagrins, de colères ou de regrets.

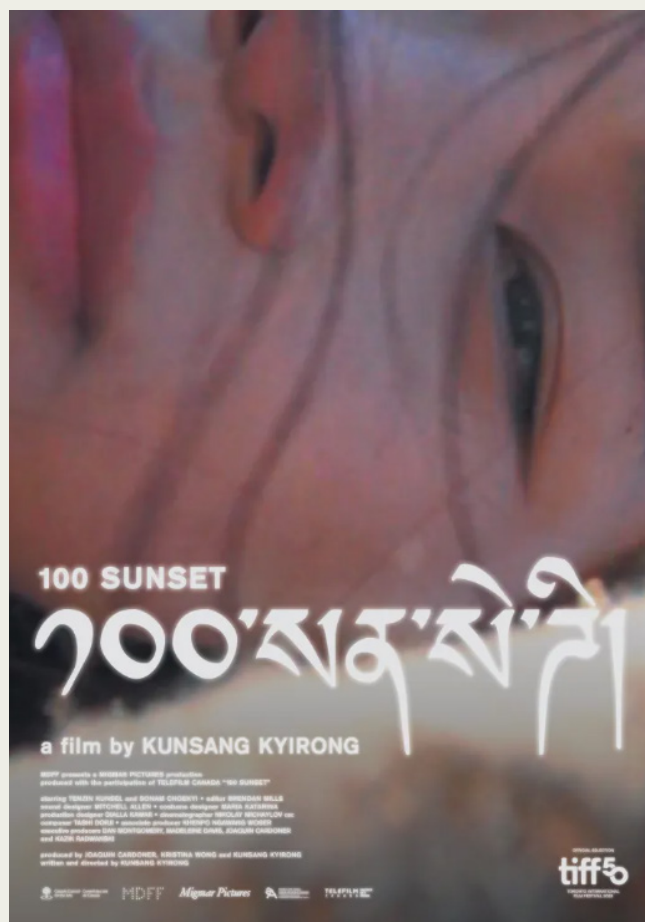


Mag Mag (qui est donc le nom de cet esprit), elle, ne tue pas par vengeance, mais par amour : elle tue ceux qu'elle aime. Même si à un moment, on tente de nous faire croire que Mag Mag est bel et bien l'esprit d'une jeune fille troublée voulant se faire justice, le film part dans l'autre sens et donne une tout autre dimension à cet aspect folklorique.

La personne qui est responsable de cette malédiction est finalement un homme qui a une dent contre tous ceux qui sont en couple. Tout compte fait, Retriever reprend donc des aspects des légendes et de la spiritualité japonaise, ce qui est caractéristique du cinéma contemporain du pays, mais en change la signification pour y montrer un aspect critique de la masculinité toxique plus actuelle.

De plus, comme j'ai mentionné plus haut, il y a également des touches personnelles tirées de la personnalité de la réalisatrice à travers le personnage de Mag Mag. En effet, lors d'une conférence donnée dans le cadre du Festival du Nouveau Cinéma de Montréal (FNC), Retrieveur a révélé que cet aspect obsessionnel vis-à-vis des intérêts amoureux vient en réalité d'elle-même, et que c'était une façon pour elle d'extérioriser certaines frustrations qui y étaient liées.

Ensuite, *Mag Mag* ne se limite pas à cette seule critique. À travers les codes du film d'horreur de genre, Retrieveur aborde également l'intimidation et le rejet des différences. Aussi, en représentant sans l'atténuer la dimension sexuelle et malsaine de l'obsession, *Mag Mag* aborde la frontière floue entre désir et compulsion. Ces deux éléments rejoignent le désir du cinéma contemporain de refléter fidèlement notre société et de refuser que les codes préétablis déterminent ce qui peut ou non être présenté à l'écran. Finalement, au niveau formel, *Mag Mag* intègre des innovations techniques qui mettent l'accent sur le côté surnaturel et presque légendaire de l'histoire. En effet, le film a régulièrement recours à des effets spéciaux, notamment lorsqu'il s'agit des morts des personnages ou de la représentation de l'entité Mag Mag. Il joue également sur le jeu de lumière et sur la musique pour accentuer le sentiment oppressant qui nous envahit lors des scènes les plus horribles.



100 Sunset, incarné par Tenzin Kunsel et Sonam Choekyi, est le premier long-métrage de la réalisatrice tibéto-canadienne Kunsang Kyirong. Tout en délicatesse, le film suit la vie d'une jeune femme vivant dans un grand immeuble à appartements, le 100 Sunset, situé dans le quartier torontois de Parkdale, plus précisément dans une zone appelée Little Tibet en raison de sa forte concentration d'immigrants tibétains. La jeune Kunsel, aux tendances kleptomanes et voyeuristes, y fait la rencontre d'une nouvelle venue, Passang, avec qui elle développera rapidement une forte amitié alors qu'elles tentent toutes deux de s'épanouir au-delà des attentes de leur communauté. Ce film, tout comme *Mag Mag*, appartient au cinéma contemporain, mais pas tout à fait pour les mêmes raisons. Tout d'abord, l'un des éléments principaux de *100 Sunset* est le désir de représenter une situation ancrée dans la réalité actuelle. En l'occurrence, c'est la communauté tibétaine de Toronto qui est dépeinte avec un réalisme frappant. Il est évident que la réalisatrice a imprégné le film de ses propres expériences personnelles, étant elle-même tibéto-canadienne.

À travers le mode de vie de la famille de Kunsel, leurs appartements, leurs jeux, les objets sacrés et même un système de prêt d'argent singulier, la communauté tibétaine est représentée avec justesse. On perçoit également comment les traditions pèsent sur le dos des deux jeunes femmes, un élément probablement bien présent dans ces familles souvent ancrées dans les traditions.

Ensuite, un élément qui caractérise le cinéma contemporain est l'utilisation de technologies au service des films, et *100 Sunset* n'y fait pas exception. Comme l'a révélé Kyirong, la réalisatrice, lors d'une conférence donnée au Festival du Nouveau Cinéma, deux sortes de caméra ont été utilisées pour ce film. La première, la principale, à la fine pointe de la technologie, et la seconde, plus ancienne et au style « rétro », employée pour les vidéos tournées par Kunsel avec la caméra qu'elle vole à un habitant de l'immeuble. Cette deuxième caméra présente l'avantage d'un zoom très puissant, lui permettant d'observer l'appartement de son amie Passang, situé pourtant à bonne distance du sien. Ici, nous voyons comment la technologie est mise au service de la narration et du propos du film.

Finalement, par sa réalisation singulière, *100 Sunset* se détache du cadre plus conventionnel et des règles préétablies, réaffirmant ainsi sa place dans le cinéma contemporain. En effet, grâce au montage, le film adopte un rythme plutôt lent et contemplatif. Oui, il a une trame narrative précise, mais il prend le temps de mettre l'accent sur le visuel de certains plans et de certaines scènes, ce qui facilite notre immersion dans l'histoire et dans son environnement. Le film se détache nettement des films plus grand public qui reposent sur un rythme rapide et une sur-explication de chaque élément du récit pour capter l'attention du public. Ici, le film ne se veut pas aussi accessible que certains blockbusters, préférant miser sur sa poésie et son authenticité.

Ces deux œuvres, bien que très différentes dans leur ton et leur univers, partagent plusieurs caractéristiques du cinéma contemporain, et les comparer permet de mieux comprendre comment celles-ci peuvent s'articuler dans différents contextes. Premièrement, nous avons vu que *Mag Mag* et *100 Sunset* sont tous deux un miroir de la société et de la culture qu'ils dépeignent. Cependant, ils le font sous deux angles différents. *Mag Mag* mise davantage sur l'exagération de la réalité et la réinterprétation de mythes et du J-Horror pour représenter la culture japonaise, tandis que *100 Sunset* se consacre à une représentation authentique de la communauté tibétaine de Toronto. Toutefois, les deux approches ont un point commun : la critique. *Mag Mag* s'attaque principalement à la masculinité toxique, alors que *100 Sunset* met en lumière les pressions sociales et culturelles. Deuxièmement, l'introspection et l'identité personnelle sont des éléments propres au cinéma contemporain qui se retrouvent au cœur des deux films. En effet, comme l'ont révélé les réalisatrices lors de conférences données au FNC, leurs œuvres s'inspirent directement d'expériences personnelles. Dans *Mag Mag*, ce sont la frustration et l'obsession amoureuse qui sont représentées à travers le personnage de l'entité et celui de la jeune femme fascinée par un des hommes décédés. Dans *100 Sunset*, c'est plutôt l'immersion dans la culture de la réalisatrice, offrant une représentation d'une communauté méconnue mais bien présente dans ce quartier torontois. Les deux films traduisent ainsi une forme d'introspection critique qui colle avec le cinéma moderne. Troisièmement, les deux films ont recours à des innovations technologiques, mais pour des raisons très différentes. *Mag Mag* utilise des effets spéciaux pour créer une atmosphère sombre et terrifiante, brouillant la frontière entre le réel et le fantastique. *100 Sunset* fait tout le contraire : la technologie est utilisée pour renforcer le réalisme du récit, notamment avec le zoom de la caméra, comme précédemment mentionné. Bref, le fait que les caractéristiques du cinéma contemporain soient exploitées de manières différentes dans les deux œuvres n'en diminue aucunement leur pertinence. Au contraire, cela prouve que le cinéma moderne ouvre la voie à une multitude de façons de repenser cette industrie.

Au final, les deux films présentés au Festival du Nouveau Cinéma offrent deux approches différentes quant à l'appropriation des éléments qui caractérisent ce nouveau cinéma. On prend rapidement conscience que, bien que très différentes au premier abord, leurs démarches et leurs intentions générales ne sont pas si opposées et que ces œuvres sont toutes deux un miroir de notre société actuelle. Personnellement, j'ai beaucoup apprécié les deux films, mais j'ai tout de même une préférence pour *Mag Mag*. J'ai aimé *100 Sunset* pour son authenticité, pour l'approche originale du sujet, pour son visuel presque poétique et pour la douce intimité entre les personnages. Cependant, le rythme plus lent m'a parfois fait décrocher, et certains aspects auraient mérité d'être davantage exploités. Par exemple, la fin du film est ouverte, mais j'aurais aimé un atterrissage plus en douceur, avec plus de matière à réflexion après coup. *Mag Mag* n'est pas un film parfait – certaines scènes manquent de sens et certains éléments sont caricaturaux – mais le film frappe par son efficacité et sa pertinence. J'ai particulièrement aimé la manière dont les mythes japonais ont été réinventés avec une touche moderne et comment les rebondissements surprennent les spectateurs.

En un mot, deux bons films qui montrent que le cinéma contemporain ne se limite pas à une seule approche, mais qu'il explore diverses façons de représenter notre monde et de toucher le spectateur d'aujourd'hui.

Texte écrit dans le cadre du cours Mouvements du cinéma contemporain, Collège de Maisonneuve, 5 novembre 2025

Nu sur fond noir

(crayons de couleur sur papier)

Blanche Lauzon



***Nina Roza* : un bijou québécois - bulgare célébré à la Berlinale**

par Blanche Lauzon et Florence Brabant Marchaland

Lors de la 76^e Berlinale, le deuxième long-métrage de fiction de la réalisatrice québécoise Geneviève Dulude-De Celles a su apporter une touche authentique et bouleversante à la compétition officielle du festival. En effet, *Nina Roza* a réussi à toucher le jury, présidé par Wim Wenders, si bien qu'il lui a accordé l'Ours d'argent du meilleur scénario. *Nina Roza* raconte l'histoire de Mihail, qui se voit confier la tâche d'aller en Bulgarie, son pays d'origine, pour vérifier l'authenticité du travail d'une jeune peintre prodige, Nina. Alors qu'il remet les pieds sur le territoire bulgare pour la première fois en vingt ans, il est confronté à des enjeux familiaux qu'il avait mis de côté toutes ces années, et à cette jeune fille brillante qui lui rappelle terriblement sa propre fille, Roza (Rose au Québec). Sans aucun doute, le scénario du film est ce qui en fait sa force et ce qui lui a permis de se distinguer des autres films de la compétition. Cependant, nous trouvons que ce n'est pas le seul aspect intéressant, et que la direction photo, le jeu des acteurs et la musique appuient avec brio le scénario.

Le premier élément du film qui a retenu notre attention est la direction photo. *Nina Roza* utilise la lumière et les couleurs à son avantage pour construire un monde visuel distinct.

En effet, chaque pièce, et même chaque scène, est caractérisée par une lumière particulière qui amplifie les émotions des personnages et celles véhiculées par l'histoire. Par exemple, une couleur chaude orangée et des rayons de lumière sont utilisés dans des flashbacks montrant Mihail, la jeune Roza et la mère de cette dernière avant qu'elle décède. Grâce à la direction photo, nous pouvons ressentir le bonheur et le confort vécus par les personnages et nous comprenons mieux comment la mort de sa femme a dû fortement affecter Mihail. Un autre exemple est l'utilisation d'un feu pour éclairer Nina à la fin du film, rendant la scène particulièrement puissante.

Lors d'une conférence donnée aux élèves du Collège de Maisonneuve et du Cégep de Saint-Laurent, la réalisatrice a avoué que ce plan a été filmé sur le vif, capturant un moment authentique vécu par l'actrice. Cela prouve bien que, parfois, les scènes les moins bien préparées deviennent les plus puissantes.

Le deuxième élément de ce film qui saute aux yeux est le jeu des acteurs qui est incroyable. Aucun acteur ne fait exception. Le personnage de Mihail, joué par Galin Stoev, est une personne très refermée sur elle-même. Ce rôle est rempli de subtilités dans les émotions et les expressions faciales, et Stoev a réussi à rendre cela avec brio. Les jumelles Stanina sont jouées par deux actrices qui ont su, chacune à leur façon, montrer des visages différents de la petite Nina, à savoir un côté plus tendre et mélancolique, et un autre plus colérique et explosif. Pour leur âge, environ sept ans au moment du tournage, c'est un travail merveilleusement bien réussi. Tous les acteurs, entre autres Michelle Tzontchev, dans le rôle de Rose, et Christian Bégin, dans le rôle du patron de Mihail, ont énormément de talent et leur jeu est impeccable.

Le troisième élément qui nous a impressionnés durant notre visionnement à la Berlinale est la bande-son magique de ce métrage. Ce récit nostalgique est parsemé de chansons traditionnelles bulgares qui renforcent le côté touchant du film. La pièce chantée durant la scène autour du feu est magique, car les membres du village sont des non-acteurs qui l'ont fait simplement pour le plaisir de chanter ensemble. C'est un moment symbiotique qui fonctionne très bien avec le personnage de Mihail qui renoue avec sa culture.

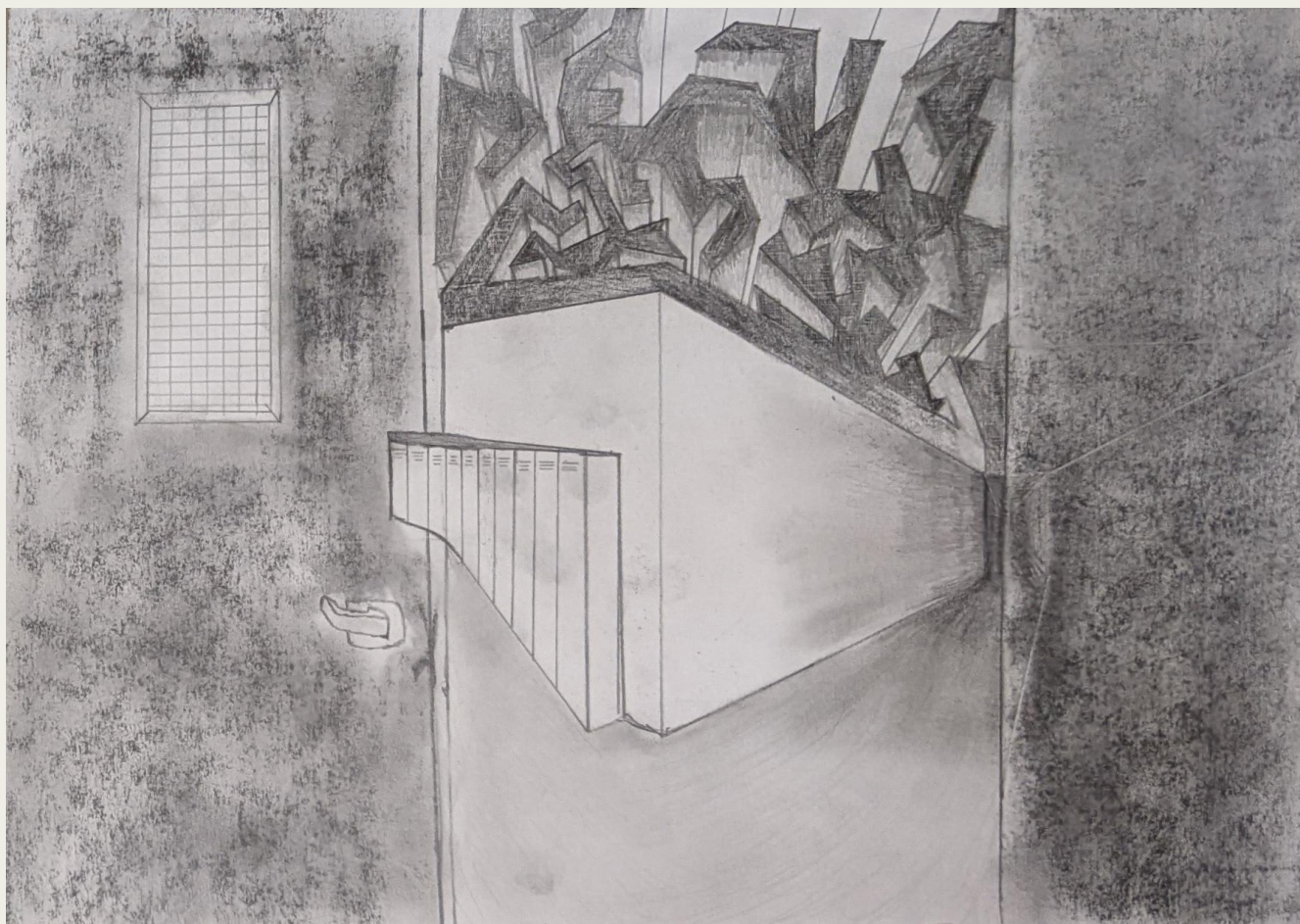
Finalement, *Nina Roza* est une histoire marquante par sa sensibilité et la douceur qu'elle apporte. C'est un film qui fait du bien, dont le propos dépasse celui des enjeux du personnage principal. *Nina Roza* parle de famille, de racines, de culture et d'espoir. Les images magnifiques, la performance d'excellents acteurs bulgares et québécois ainsi que la bande sonore envoûtante accompagnent parfaitement ce scénario très bien écrit. C'est un récit très important pour notre époque où le traitement des immigrants est médiocre dans trop de pays. Que la majorité des acteurs soient immigrants ou enfants d'immigrants montre l'importance de ne pas oublier tous ceux qui ne se sentent pas écoutés, en particulier ceux qui ont tout quitté pour tenter de vivre une vie meilleure.



Dessin d'architecture transformée

(graphite)

Alexis Daval



Rose : Entre exploration du genre et quête d'identité

par Kenza Bouhnass-Parra

Le nouveau film du réalisateur autrichien Markus Schleinzer a été présenté en première à la 76^e édition de la Berlinale, et ce, en compétition officielle, offrant au public un des premiers grands films de l'année! Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si son actrice principale, la toujours fascinante Sandra Hüller, a remporté l'Ours d'argent de la meilleure interprétation dans un premier rôle.

Rose est un conte étrange basé sur la véritable histoire d'un mystérieux soldat qui revient de la guerre de Trente Ans dans l'Allemagne du 17^e siècle. Défiguré par la guerre, il se présente sous une fausse identité dans un village protestant isolé, affirmant être le digne héritier d'un manoir abandonné. Mais le soldat ne fait pas qu'emprunter un nom, il emprunte aussi l'identité de genre de son défunt camarade tombé au combat, et c'est justement de ce subterfuge que le film tire toute sa puissance quant à son propos toujours criant d'actualité. Donc, pour résumer, le personnage principal est en fait une femme nommée Rose, qui se fait passer pour un homme afin d'obtenir une propriété, mais aussi et surtout les avantages dont jouit la gent masculine à cette époque.

Il s'agit donc d'un récit queer et féministe : *Rose* assume pleinement les thèmes amenés par son histoire, comme la complexité de son personnage et sa relation avec l'expression de genre qui en découle. Le personnage créé par Rose, d'abord par nécessité sociale, devient rapidement une nécessité personnelle, car son expérience sociale se passe trop bien. Rose réussit à transformer son manoir abandonné en une ferme productive et elle devient rapidement un pilier de sa communauté, notamment en démontrant des qualités normalement associées aux hommes. Par exemple, elle abat un ours gigantesque au fusil pour sauver un jeune homme, attirant ainsi le respect des villageois.



En prenant autant de place dans la petite communauté, Rose s'expose de plus en plus, au point où un mariage entre elle et une jeune femme du village devient inévitable dans les coutumes de l'époque. Les subterfuges pour cacher sa féminité vont s'accumuler jusqu'à ce que la tension devienne insoutenable, notamment lorsque le nouveau couple a un premier enfant malgré leur contexte particulier. Les lignes dans la binarité se fondent, et le personnage de Rose est exploré à travers un mélange des genres où elle se sent femme, mais aussi père, soldat et même épouse. Sandra Hüller, par sa performance tant physique qu'émotionnelle, vacille entre les deux sentiments d'appartenance pour livrer en très peu de mots une quête d'identité totale. À l'image de sa performance dans *Anatomie d'une chute* (2023) et *The Zone of Interest* (2023), son interprétation de Rose marquera certainement le cinéma contemporain.

Car *Rose* ne s'attarde pas à la parole. Film de non-dits, il est avant tout réflexif. Le choix du noir et blanc y participe aussi très bien puisque Schleinker explique que l'absence de couleur permet aux spectateurs de rediriger leur attention, et ce, sans parler du fait que cette dualité entre le noir et le blanc épouse parfaitement l'ambiguïté des relations hommes-femmes du film. Une cinématographie splendide, signée Gerarld Kerkletz et basée sur les oppositions binaires où les nuances sont trouvées dans l'ombre, reflète la tonalité inquiétante du scénario. Le danger dans le traitement d'un sujet datant de plusieurs décennies pour un public contemporain est la limite à ne pas franchir pour tomber dans le stéréotype, que ce soit pour l'exploration de la question du genre ou pour la présence du sous-texte sur la transidentité. Dans une société où l'intolérance pour ces minorités est extrêmement présente, la représentation maladroite peut amener à une réelle violence. Mais la grandeur du film se trouve dans son approche humaine face à son sujet, dans la tendresse avec laquelle le conte est dépeint, même dans ses moments les plus violents et haineux. C'est une tendresse qui est aussi retrouvée à travers le rythme du film, où de longues scènes laissent la place aux personnages pour simplement exister et où, pour un film succinct de 90 minutes, *Rose* n'est jamais poussée à s'expliquer hâtivement, laissant ses pensées et émotions occuper l'écran et envahir la salle doucement.

Bref, outre la performance transcendante d'une des plus grandes actrices de notre époque, ce film réussit là où beaucoup échouent, à savoir raconter une histoire du passé, qui peut sembler archaïque et parfois même triviale, mais en lui donnant une dimension universelle et actuelle qui résonne puissamment avec le contexte d'aujourd'hui où l'intolérance envers celles et ceux qui ne correspondent pas aux modèles dominants semble s'accroître grandement. Ce grand film a donc parfaitement sa place dans le plus politique des festivals de films. Espérons qu'il permette aux spectateurs d'engager une réflexion sur les enjeux qu'il aborde, bref qu'il rende le monde meilleur, comme seuls certains films arrivent à le faire.



Ich Verstehe Ihren Unmut : **La frustration du travailleur invisible**

par Victor Bélanger

Co-production allemande réalisée avec l'aide de la Croatie, de la Bosnie et de la Turquie, ce long-métrage de 92 minutes a connu sa première mondiale à Berlin dans la catégorie Panorama, reconnue notamment pour son caractère très politisé. Bien qu'il ne présente pas une cinématographie hors du commun, le concept derrière l'œuvre nous aide à comprendre une réalité cachée pour la plupart d'entre nous. On suit tout au long du film Heike, une gestionnaire d'immobilier et concierge de 59 ans. Celle-ci doit continuellement gérer la colère des clients liée à son entreprise de nettoyage. Dans le film, elle s'attire des ennuis lorsqu'elle tente d'engager un travailleur immigrant illégal, sujet de grande actualité aujourd'hui. On suit donc les complications auxquelles elle est confrontée pour arriver à lui donner du travail. Bien que les techniques de Heike soient douteuses, on sympathise avec son quotidien difficile, sa relation amoureuse tendue et son milieu de travail exécration. Mais la gestionnaire n'abandonne pas malgré ses crises de colères et les insultes qu'on lui crache dessus régulièrement. Cette concierge danse constamment autour des limites du comportement acceptable d'un chef d'équipe, nous permettant de réfléchir aux conditions de vie des gens souvent invisibles comme elle.

Ich Verstehe Ihren Unmut mérite complètement sa place à la Berlinale. Sa force principale est l'environnement qu'il réussit à reproduire. Kilian Armando Friedrich, le réalisateur, tente clairement de montrer le climat anxieux d'un travail à faible rémunération. Le fait que les scènes soient filmées en une seule prise et que le cadre se resserre constamment sur le personnage de Heike rend le film souvent insupportable du fait de sa tension. Ainsi, on étouffe avec la pauvre concierge, et ce, de plus en plus au fil du film. Toutefois, aucun effet ne serait produit sans le jeu d'acteur phénoménal : Sabin Thalau (Heike) nous plonge complètement dans le personnage avec sa capacité à exprimer des sentiments très volatiles.

Le spectateur ressent complètement le poids de faire des choix sans bénéfices et de travailler sans relâche, jusqu'à l'épuisement. L'actrice livre une performance hors du commun, notamment grâce aux symptômes récurrents d'une crise de panique qu'elle n'arrive pas à oublier. Sans elle, le film ne serait pas le même. D'autre part, le film nous propose une trame sonore exceptionnelle. Sa force ne vient pas de la musique elle-même ou de la qualité de la prise de son, mais plutôt de l'oubli qu'elle produit. Le mixage est tellement fluide et vraisemblable qu'on ne cherche plus à se situer dans l'histoire, on est complètement absorbé par elle. On regarde et on écoute le long-métrage sans même se questionner. Ainsi, *Ich Verstehe Ihren Unmut* réussit à créer un environnement anxieux, vraisemblable et symbiotique.

Bref, *Ich Verstehe Ihren Unmut* est notre coup de cœur allemand au festival de Berlin cette année. Il nous fait ressentir des émotions très différentes des autres films présentés. En effet, si beaucoup de films de la Berlinale traitent de sujets plus spectaculaires à l'écran, comme les conflits armés au Moyen-Orient, ce film nous amène complètement ailleurs, mais en traitant un sujet tout aussi important. Rares sont les films qui réussissent à rassembler tous les spectateurs, mais je vous assure que celui-ci a fait l'unanimité. À la fin de la projection, tous les spectateurs avaient envie de crier pour défendre la pauvre Heike et essayer de l'aider à se sortir de la misère. C'est justement la force de la section Panorama de la Berlinale, réussir à nous faire ressentir des émotions fortes et nous donner envie de changer le monde! Rien de moins! Les travailleuses et travailleurs invisibles le seront un peu moins grâce à ce très beau film de Kilian Armando Friedrich.

What Marielle Knows : Agir sans écoute

par Ophély Coallier & Clémence Lallier-Lafleur

En partenariat avec le Goethe-Institut de Montréal, Ophély Coallier et Clémence Lallier-Lafleur décrivent leurs impressions sur le film *Was Marielle Weiß* de Frédérick Hambalek présenté en avant-première à la Berlinale 2025.

Was Marielle weiß, long métrage réalisé par Frédérick Hambalek, a été présenté pour la toute première fois cette année à la 75^e Berlinale. Ce long métrage allemand vient mélanger toutes sortes de genres cinématographiques en restant captivant du début à la fin. On passe du mélodrame à la comédie, notamment la satire. Sans camoufler le message, on rend plus léger l'enjeu présenté, soit l'intrusion de la vie privée. Si l'esthétique du film n'est pas particulièrement intéressante, son histoire vaut le détour!

Voyeurs dans la vie privée

Tout d'abord, le long métrage de Hambalek travaille essentiellement le concept du voyeurisme. En effet, c'est l'histoire d'une famille qui ne va pas nécessairement bien, dans laquelle leur fille développe le don de voir et d'entendre tous les gestes de ses parents. Cela porte à réfléchir au sujet du film, car tout ce que Marielle voit, nous le voyons en même temps qu'elle. C'est un concept fort intéressant, puisque le réalisateur laisse le spectateur être voyeur du voyeurisme que possède la jeune fille par un effet de mise en abîme très efficace.



Par exemple, dans une scène spécifique, les parents de Marielle ont une conversation et la caméra s'avance derrière eux dans un mouvement de pas. Nous sommes donc en point de vue subjectif, comme si nous marchions vers eux. Il est alors sous-entendu que la jeune fille les écoute.

Aussi, le long métrage porte beaucoup à réfléchir sur le fait que les parents peuvent se permettre d'espionner dans la vie de leurs enfants, mais pas l'inverse? C'est un enjeu assez lourd qui cause souvent des conflits dans les familles, duquel on aurait pu imaginer un film plus dramatique. Cependant, le réalisateur a décidé de faire de son film une comédie satirique, ce qui le rend encore plus intéressant et original. Sans aller dans la démesure et l'exagération, comme dans *Triangle of Sadness* de Ruben Östlund par exemple, le réalisateur réussit à créer un équilibre efficace entre malaise et humour.

Une famille stéréotypée

Le choix des personnages par le réalisateur est très ingénieux, car ensemble, ils permettent de créer la satire. À cet effet, le réalisateur prend des personnages stéréotypés pour construire la famille. On a un père très naïf, qui ment très mal pour essayer d'impressionner les siens, une mère qui s'ennuie dans son couple et une jeune adolescente arrogante. Ce mélange de caractères joue beaucoup sur les réactions de chacun d'entre eux lorsqu'ils découvrent que leur vie est exposée aux yeux de leur fille, ce qui vient créer un chaos de réactions démesurées et d'humour. Bref, il y a quelque chose de particulièrement unique avec le choix de ton pour ce long métrage, qui se marie parfaitement avec son message. En bref, si l'œuvre de Frédérick Hambalek *Was Marielle weiß* vaut le détour, c'est parce qu'elle pose des questions éthiques importantes telles que comment les comportements humains changent quand nous savons que nous sommes observés, mais aussi et surtout qu'est-ce que les enfants devraient savoir sur la relation de leurs parents.

Section Littérature



Dessin - Maïna Lavoie

Canis

par Maïna Lavoie

Dans le village, une histoire a récemment commencé à être racontée.

Comme elle vient de l'ermite, le vieux qui vit au haut de la colline, on dit qu'il s'agit d'une légende.

Cet homme habite dans une petite cabane, l'habitation la plus éloignée des autres. Il gagne son pain en vendant les fruits de ses récoltes qui, cette année-là, ont été plutôt minces. Il peine même à nourrir son chien. C'est probablement cette situation qui entraînera la suite des événements.

Depuis quelque temps, le fidèle ami de l'agriculteur passe de plus en plus de temps à errer loin de la maison. Étant donné qu'il avait l'habitude de suivre de près son maître, son comportement étrange inquiète l'homme, et ce, d'autant plus qu'il semble passer ses journées dans la forêt, un lieu duquel les villageois ne s'approchent pas : en partie parce qu'ils n'ont pas besoin d'en prendre les ressources, mais surtout pour éviter des rencontres avec des animaux sauvages ou des pièges à ours.

L'homme n'a d'abord pu être contrarié plus que nécessaire par les fugues de son chien, car il devait consacrer son temps à ses récoltes avant la fin de la saison s'il voulait survivre à l'hiver. Tant que son chien revenait avant la fin de la journée, il préférait ignorer ses absences.

Puis est venu le fameux jour où le chien n'est pas rentré.

Le maître commence alors à se préoccuper réellement de la situation. Il cherche son compagnon dans les alentours quelques premiers jours, mais il se rend à l'évidence. Il prépare son baluchon. Il ira s'engouffrer dans la forêt le lendemain.



Le jour venu, l'homme se lève, s'habille, prend ses choses et se met en route. Il traverse son champ et arrive devant les arbres. La forêt est sombre. Les arbres semblent se resserrer de plus en plus autour de lui à force que l'homme s'y enfonce, comme s'ils voulaient l'emprisonner.

Mais l'homme a une mission, il doit continuer. Après une heure de marche, il entend des bruits, puis des voix. Ça lui paraît invraisemblable, car il sait bien que personne ne s'aventure ici. Il se rapproche prudemment et, entre deux arbres, aperçoit soudain une activité des plus surprenantes.

Des lapins qui parlent... mais pas seulement. Des lapins qui travaillent. Ils ont l'air de trier leurs légumes, d'en faire des paniers, d'y accrocher un prix, bref une activité de citoyens marchands. Leur marché doit être proche.

L'homme ne veut pas les effrayer. Il sait que les lapins sont des animaux peureux, il en a déjà eu. Il craint de les alerter et d'indiquer sa présence. Il ne veut pas de problème, juste retrouver son chien. Celui-ci doit être proche, c'est sûrement ici qu'il s'enfuyait chaque jour. Peut-être habite-t-il ici même? Mais il ne travaille sûrement pas avec des lapins.

L'agriculteur continue alors discrètement sa route.

Après quelques minutes, il entend une source d'eau au loin. Tant mieux, il a soif. Il s'avance en direction de ce son, puis s'arrête quand il y arrive. Devant lui, il y a un troupeau de moutons. Les moutons se penchent au-dessus de la source, récoltent l'eau et la transportent dans des sacs sur leur dos. Ils doivent probablement les apporter à un puits afin de fournir leur peuple en eau. Tel est leur travail, semble-t-il.

Parmi les animaux, l'homme en reconnaît un. C'est le mouton noir d'un des villageois qui avait disparu il y a un moment. L'homme s'occupait parfois des moutons du villageois, dont celui-ci.



Il sort donc des buissons. Les moutons figent, puis fuient. Tous, sauf le mouton noir qui reconnaît l'homme.

– Je cherche mon chien. Saurais-tu où je peux le trouver?

– Moi, non. Je me contente de faire mon labeur avec les autres, mais le vieux cheval le sait sûrement, lui. Il traverse la forêt chaque jour. Tu vas le croiser si tu suis ce sentier. Mais, après, dépêche-toi de partir.

Le mouton noir se retourne et s'éloigne.

L'homme prend le chemin indiqué. Après un moment, il entend les pas lourds de celui qu'il cherche.

Le cheval s'arrête, face à lui. Il semble fatigué.

– Cela fait des années que je n'ai pas croisé d'homme ici. Qu'est-ce qui vous amène ?

– Je cherche mon chien. Je crois qu'il vient ici depuis peu, mais il n'est pas revenu cette semaine. Tu sembles être ici depuis longtemps, l'as-tu croisé ?

– Oui. Ton chien disait qu'il était venu se trouver un travail ici pour ramener de la nourriture chez lui. Il voulait aider son maître pour qui les temps sont durs. Il livrait des choses sur le chemin de pierres. Quand vous l'aurez trouvé, rentrez chez vous, vous ne devriez pas rester plus qu'il le faut.

– Qu'est-ce qui se passe ici?

– Rien qui ne vous concerne, monsieur. C'est notre société à nous. Dépêchez-vous.



L'homme aurait plus de questions à poser, mais le cheval a raison, il devrait faire vite, ce sera bientôt le soir. De toute façon, il les posera à son chien quand il l'aura trouvé. Il avance à pas nerveux sur le chemin rocheux et... tombe enfin sur celui qu'il espérait tant retrouver.

Mais trop tard.



Par la fenêtre

par Malika Lessard

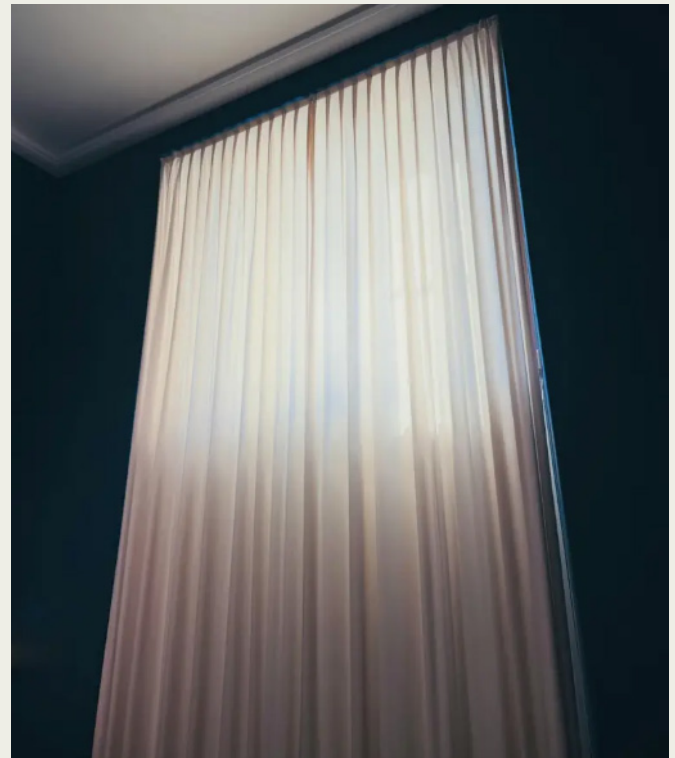
Une pièce entièrement blanche. Une fenêtre avec des rideaux opaques de la même couleur. Par sa blancheur immaculée, on aurait pu croire à un carré de neige, si seulement la température n'avait pas été aussi idéale. Aucun courant d'air ne venait rafraîchir sa peau, aucune vague de chaleur ne venait la faire suer. Louis Desrosiers se tenait au milieu, entièrement nu. Le quarantenaire se tenait simplement là, le plus naturellement possible, fixant les rideaux devant lui en y distinguant une vague lueur mouvante en émaner. Peut-être y avait-il quelqu'un derrière, quelqu'un à qui il serait possible de demander de l'aide?

Il s'approcha et ouvrit les rideaux d'un grand geste. De l'autre côté, Louis pouvait voir sa femme, Madelaine. Celle-ci se tenait sur un lit semblant venir d'une chambre d'hôtel où elle se séchait paresseusement les cheveux, encore en robe de chambre. Son mari l'interpella, la supplia de tourner la tête et de le voir, de l'entendre au-dessus du séchoir dans ses oreilles, mais rien n'y fit. Un instant, l'homme bedonnant crut qu'elle l'avait entendu et lui faisait signe, avant de comprendre que la brunette n'interpellait que quelqu'un derrière lui. Monsieur Desrosiers se retourna, mais ne fut accueilli que par le vide blanc de la pièce. En ramenant son regard sur sa femme, il vit un homme s'approcher d'elle, sortant de toute évidence de la douche lui aussi. Avaient-ils pris leur douche ensemble?

Au moment précis où Louis se posa cette question, il eut sa réponse en voyant l'homme mystérieux se pencher pour embrasser celle qui était censée l'aimer. Le baiser s'intensifia, les cheveux encore mouillés de l'homme laissant tomber de grosses gouttes sur la joue de sa bien-aimée, comme les larmes qu'il aurait aimé pouvoir laisser couler devant ce spectacle déchirant.

Le cœur brisé, l'homme aux yeux bleus ferma le rideau pour ne plus voir puis, en voulant reculer le plus loin possible de ce tableau épouvantable, perdit l'équilibre. Il tomba en arrière. Toute force pouvant l'aider à se rattraper l'abandonna. Une fois assis sur le sol dur et froid, l'homme blond s'éloigna encore des rideaux fermés, tentant de fuir cette nouvelle réalité, cette catastrophe.

Qu'allait-il advenir de leur fils, lui qui avait disparu quelques jours plus tôt? La police croyait à une fugue, le père aussi. Venait-il de voir la raison de cette fuite? Toutes ces questions se disputaient l'attention du pauvre Louis, mais l'homme ne voulait qu'oublier, il ne faisait que regretter d'avoir pris connaissance de cette horreur.



Le pauvre homme pleura, pleura, pleura des jours et des nuits durant, sans jamais quitter des yeux les lumières ondulantes sous le tissu épais des rideaux. Que s'y passait-il maintenant? Le savoir le rassurerait-il vraiment? Mais, après des heures à se poser cette question, c'en était trop. Savoir si sa femme l'avait réellement trompé était devenu à présent une nécessité.

Peut-être était-ce une simple incompréhension de sa part? se permettait-il même de croire. Rassemblant son courage, le père de famille se leva, chancelant, et s'approcha d'un pas hésitant de la fenêtre. L'homme entrouvrit le rideau, créant une mince fêlure dans la grandeur des tissus drapés.

Le malheureux spectateur les referma aussitôt en hurlant. Ce qu'il venait de voir, ce n'était pas sa femme, c'était impossible! Cet homme l'avait-elle forcée? Mais alors, pourquoi avait-elle eu ce sourire horrible sur le visage lors de l'acte fatidique, au bord de ce ravin? Car ce n'était pas l'homme qui avait tiré sur le petit Benjamin, leur fils d'à peine 15 ans, mais bien la femme ayant mis au monde ce petit être de joie, ce rayon de soleil dans la vie de Louis!

Non, ce n'était pas possible, le policier chargé de l'affaire avait bien dit qu'il s'agissait d'une fugue! Mais cela n'était pas la vérité non plus, n'est-ce pas? Il n'avait pas dit qu'il s'agissait du seul scénario possible, mais du plus envisageable. Alors, son fils était réellement mort, tandis que lui se trouvait coincé dans cette vulgaire boîte?

Cette fois-ci, le père endeuillé ne retint pas ses larmes, mais les savoura. C'était comme si chaque goutte d'eau salée était une proclamation, une acceptation de cette vérité. Il pleura jusqu'à ce que son corps ne contienne plus une seule goutte d'eau, jusqu'à ce que sa bouche devienne aussi sèche qu'une éponge.

Une fois arrivé à ce point, le pauvre continua à pleurer son fils assassiné. Plus aucune larme ne coulait, mais les cris de douleur étaient bien présents, résonnant si fort qu'ils auraient peut-être pu couvrir les battements frénétiques de son cœur encore cruellement vivant.

Puis, soudain, il arrêta de pleurer. Si cette pièce avait montré tout ce qu'elle avait à offrir, pourquoi de la lumière émanerait-elle encore de derrière le tissu? Se pourrait-il que son fils ait survécu à ses blessures? Bien que l'idée semblât improbable, il restait encore un semblant d'espoir et il était impératif de le suivre, ne serait-ce que pour conserver sa santé mentale.

Tremblant, l'homme s'approcha, prit le tissu entre ses mains et attendit, rassemblant son courage. Puis, poussant un soupir résolu, il écarta les rideaux. Le temps d'une seconde, son visage resta neutre avant de se déformer en une grimace de douleur.

Louis s'effondra en poussant un cri directement venu des enfers, un cri de douleur inconcevable et inhumain. Recroquevillé contre lui-même sur le sol, pleurant à chaudes larmes, on aurait pu croire à un très gros bébé faisant un caprice. Seulement, il s'agissait du portrait d'un homme détruit, un homme qui venait de perdre le peu de joie lui restant en ce monde.

Ce qu'il venait de voir n'était autre que le corps désarticulé et ensanglanté de son fils, un corbeau mangeant la chair autour de ses yeux, ceux-ci ayant apparemment déjà été consommés.

Saisi par l'horreur, l'homme mal rasé se mit à hyperventiler et, cherchant un rythme respiratoire à nouveau normal, leva ses mains à sa gorge. À ce moment précis, quelque chose changea dans son regard : plutôt que d'avoir l'air détruit, on aurait maintenant dit le visage d'un homme enragé. Lentement, méthodiquement, ses mains emprisonnèrent son large cou et, en un coup sec, serrèrent. Ses yeux s'agrandirent telles des pièces de deux dollars et sa bouche s'ouvrit en une tentative futile de faire entrer un peu d'air dans ses poumons.

Son visage commença par rougir, puis tourna rapidement en un violet de plus en plus foncé. Son esprit commençait à partir, ses yeux peinaient à rester ouverts, mais ses mains continuaient à serrer. Toute son attention, toute sa force étaient concentrées vers un seul objectif : fuir cette réalité.

Puis, il perdit connaissance.

Louis rouvrit les yeux sur un plafond blanc. L'instant d'une seconde, le pauvre crut être à nouveau dans le même enfer, qu'il n'avait réussi qu'à s'évanouir. Mais, en prêtant l'oreille, il pouvait entendre un bip régulier. C'est alors que monsieur Desrosiers sentit quelque chose sur son visage. Puis, il vit qu'on l'avait déposé sur un lit et lui avait fait enfiler une chemise d'hôpital. Peut-être l'avait-on retrouvé et amené ici? C'est alors que l'homme trahi entendit un sanglot étouffé à ses côtés. Tournant la tête, ses yeux bleus se posèrent sur cette femme vile pleurant sur son sort, faisant comme si elle n'avait pas tué leur enfant.

Il vit rouge.

Comment osait-elle être à son chevet alors que le corps de leur bébé n'était même pas encore froid? Madelaine devait payer. Son masque respiratoire fut enlevé en un mouvement rapide et violent. Son geste fut perçu par la tueuse qui, n'ayant manifestement pas deviné l'objectif de cette manœuvre, se précipita à son chevet. Alors qu'elle couvrirait de baisers son mari, ce dernier porta ses mains à sa gorge. Pensant d'abord qu'il s'agissait d'une faible étreinte, l'épouse laissa faire le mari. Les mains serrèrent. Elle prit peur, tenta de s'enfuir. Il garda sa prise. Elle le frappa, le griffa. Il garda sa prise. Ses yeux se révoltèrent, elle devint mauve. Ses coups devinrent moins féroces, des larmes coulaient de ses yeux. L'assassine savait ce qui l'attendait, peut-être même était-elle soulagée de ne plus avoir à vivre dans le secret, dans la peur qu'on apprenne la vérité, se disait l'homme. Elle arrêta entièrement de se débattre, son corps s'avachit sur celui de son mari. Celui-ci n'arrêta pourtant pas de serrer, voulant s'assurer que la femme était bien morte. Au bout d'environ deux minutes, Louis fut interrompu par une sonnerie de téléphone provenant de la poche du cadavre. L'homme s'en empara et, voyant un nom qui lui était inconnu, se dit qu'il s'agissait sans aucun doute de l'amant.

Le nouveau veuf répondit et, avant même qu'il ne pût dire quoi que ce soit, une voix d'homme s'exclama :

– Nous avons retrouvé votre fils! Ce n'était bel et bien qu'une fugue!

Le cellulaire lui glissa des mains. Sur le côté du lit, une pochette accrochée portait son nom. Alors qu'on pouvait encore entendre la personne au bout du fil parler, l'homme l'ouvrit et lut avec horreur le diagnostic :

Nom : Louis Desrosiers

Âge : 47

Sexe : M

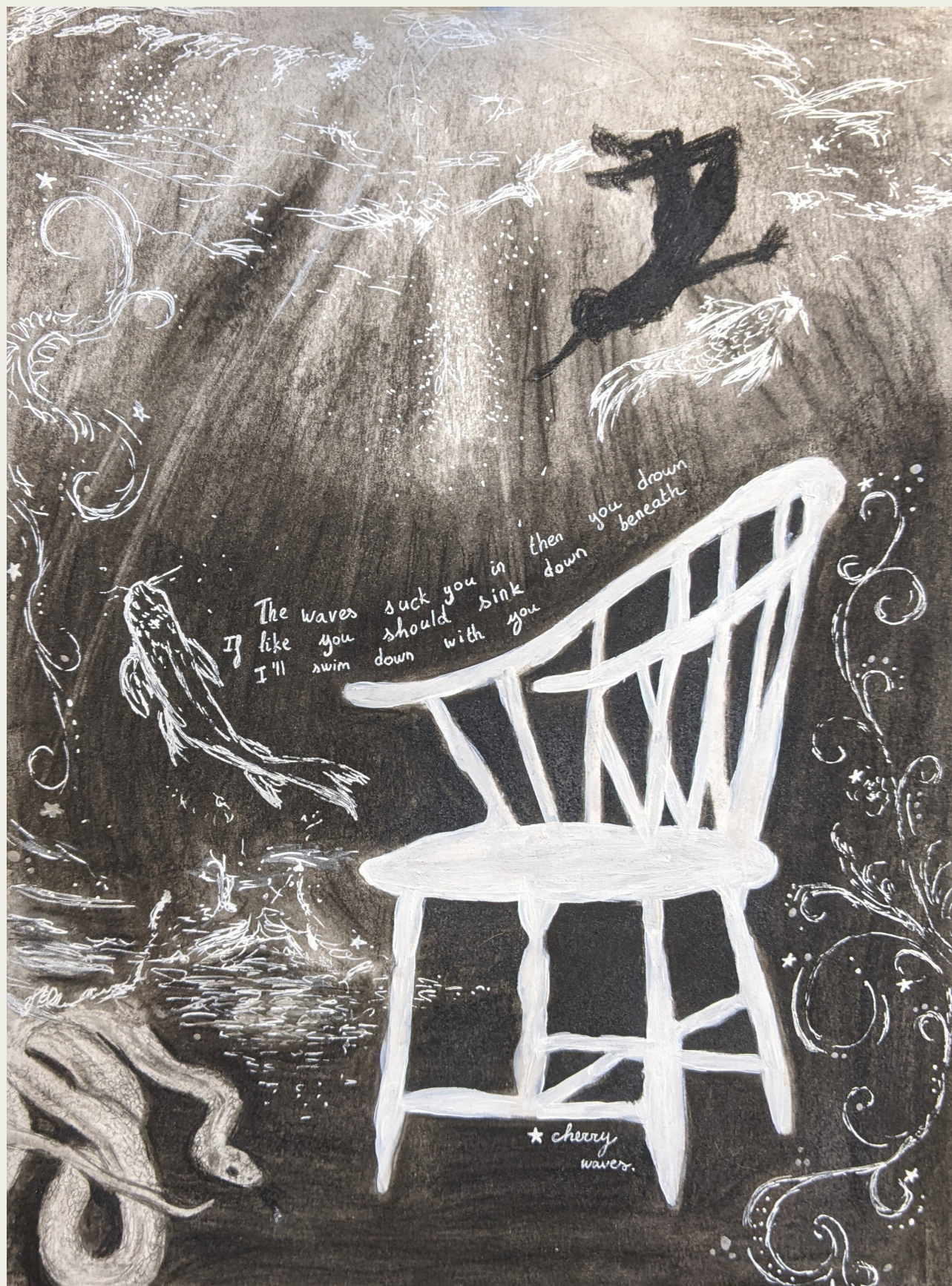
Diagnostic : surdose de cannabis, épisode psychotique

Situation de l'incident : le patient a repris du cannabis pour la première fois depuis l'université, déclenchant un trouble de la schizophrénie dormant. Selon l'épouse, cet incident pourrait être dû au stress induit par la disparition de leur fils, Benjamin.

Le plein le vide

(graphite fusain et acrylique)

Léane Masi



L'éclat inusité

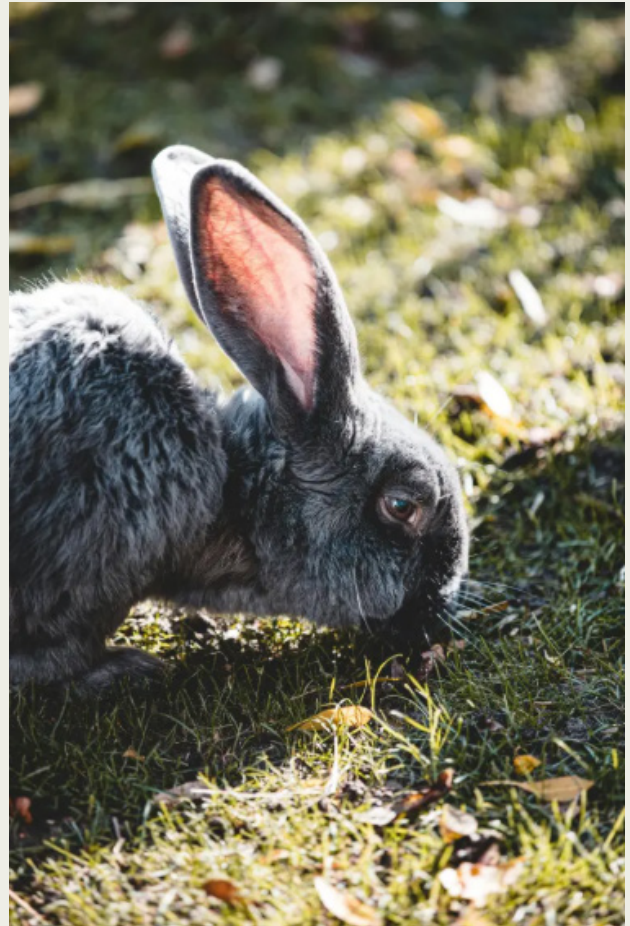
par Andy Nguyen

J'ai toujours rêvé d'être un auteur. Dès que j'ai su lire, je savais déjà que je voulais être comme mon père. Mon père était un auteur chevronné, sa popularité s'étendait à travers le Canada. Il vendait plus de dix mille exemplaires par édition de ses livres. Il avait notamment écrit *L'esthétisme du ketchup* et sa meilleure vente : *Le tournevent d'aujourd'hui*. Ses histoires racontaient toujours des récits réalistes et poignants pour les lecteurs. La perfection de son histoire se voyait le plus souvent dans ses personnages : ils avaient toujours une teinte de fantaisie en eux malgré le désespoir qui les entourait. Certains critiques détestaient sa manière d'écrire, car sa vision des choses semblait naïve, puérile et qu'il manquait de drames intéressants. Quand je lui ai demandé pourquoi il n'écrivait jamais de tragédie, il m'a répondu : « Le monde est bien assez sombre comme ça, je veux donner l'envie de vivre aux gens à travers mes histoires. ».

Inspiré par cet homme, j'écrivais sans cesse depuis la maternelle. Ma première histoire racontait une amitié entre un chat et un chien, rien de révolutionnaire, mais ça me suffisait. J'ai continué à écrire au primaire, au secondaire et jusqu'au cégep. Obnubilé par l'écriture de mes nouvelles, j'avais peu d'amis. Des sacrifices étaient nécessaires pour atteindre mes rêves. Au secondaire, j'ai écrit ma meilleure nouvelle *Le troll méticuleux*. On pouvait y trouver une créature qui se faisait châtier à cause de son apparence, mais qui ne cessait jamais de persévérer à faire du ballet malgré les critiques. L'histoire avait été bien reçue par mes professeurs et elle a été publiée dans le journal de l'école.

Après cela, je me suis inscrit à plusieurs concours de création littéraire dans Internet. Malheureusement, j'ai arrêté de compter le nombre de fois où j'ai échoué. *Le troll méticuleux* avait été la dernière nouvelle qui m'avait valu une récompense.

Au cégep, j'ai choisi le programme d'Arts, lettres et communication, option Littérature pour peaufiner mes textes. J'ai rencontré des auteurs fabuleux, j'ai participé à des séminaires de lectures et j'ai analysé plein d'œuvres fascinantes. Je passais mes soirées à écrire pour mes travaux du cours Création littéraire : récit.



Pour mon projet final, j'ai inventé un monde complet, la Terre s'était fait envahir par des extraterrestres. Les humains devaient se réfugier sous terre où ils avaient reconstruit un semblant de civilisation : une société utopique formée de scientifiques, de politiciens, d'astronomes et d'entrepreneurs... mais, en dehors de cette ville, on trouvait une société dystopique qui l'entourait. On les appelait les Plebaisiens, ils vivaient dans des anneaux délabrés encerclant la ville. Leur seul avantage était qu'ils possédaient des minéraux nécessaires à la ville utopique de Zhaan.

Le commerce fonctionnait grâce aux tunnels créés par les protagonistes d'une autre génération. Le personnage principal était un héros qui se chargeait de l'exploration du monde extérieur (désormais appelé Gaïa), mais chaque troupe qui visitait le monde d'en haut courait à sa perte et seul le héros en revenait sain et sauf parce que les Plebaisiens assassinaient les autres pour empêcher les nobles de Zhaan d'accéder à Gaïa. Le héros nommé Pandore essayait de rebâtir par lui-même une civilisation sans péché sur Terre.

Pandore avait créé une secte secrète qui œuvrait à la fois dans la société de Zhaanet celle des Plebaisiens. La secte modifiait les missives des Plebaisiens adressées à Zhaanet volait des minéraux destinés à la ville. J'ai bâti ce monde en huit jours, un travail acharné pour un simple projet d'école, je pouvais en être fier. Je voulais montrer La cour de Pandore au monde.

Je pensais présenter cette histoire à des concours... dépendamment de ma note. Deux semaines après avoir remis mon texte, j'ai reçu une notification Omnivox : ma note était arrivée. Soixante-dix pour cent. Une note horrible pour un tel effort. Pourquoi y avais-je investi autant de temps?

* * *

Les vacances arrivaient. La première journée, je n'ai rien écrit pour la première fois depuis la maternelle. Et puis deux semaines sont passées, je ne possédais plus le courage de prendre mon crayon. Je ne voulais pas en parler à mon père, j'étais la honte de cette famille. Je regardais mon téléphone à longueur de journée, j'écoutais des vidéos YouTube sans but réel.

Ma mère s'inquiétait pour moi, son amie avait un garçon de huit ans et, cette nuit-là, elle avait besoin d'un baby-sitter. Ma mère a saisi l'occasion pour me jeter dans cette petite aventure. Je n'avais rien de prévu, donc j'ai accepté.

La Nissan de ma mère affrontait les cônes orange de Pie-IX et la slush. Après 35 minutes selon le GPS, une heure en réalité, j'étais enfin arrivé à destination. C'était un petit appartement. À l'intérieur, des jouets traînaient sur un plancher à carreaux gris. Ça sentait le crabe. La mère de l'enfant est partie après m'avoir donné les règles de la maison. Le petit devait être au lit à 22h.

Il jouait avec des jouets de Batmanet Frieza, les deux figurines se fracassaient la tête devant l'émission Passe-Partout. L'horloge affichait 21h50, j'ai essayé de le coucher dans son lit, mais il refusait.

« Maman me raconte toujours une histoire avant de dormir, je veux une histoire ! S'il-te-plait.

— J'ai pas d'histoires intéressantes, désolé Mika, ai-je dit le cœur lourd.

— Mais maman m'a dit que j'avais de la chance aujourd'hui parce que vous êtes le fils d'un monsieur qui écrit des histoires.

— Oui, mais je ne pourrais jamais être à la hauteur de ce monsieur, Mika. Allez, va dormir maintenant.

— Mais vous, monsieur, est-ce que vous aimez les histoires ?

— Bien sûr que j'aime les histoires. Les histoires, c'est la vie, mais je suis incapable d'en raconter une bonne.

— Ma maman me dit toujours que qui ne tente rien n'a rien... »

J'ai raconté une histoire que je réservais pour la suite de La cour de Pandore, Gaïa était habitable, les extraterrestres se battaient contre la nouvelle humanité et, cette fois, elle triomphait. J'ai passé trop de temps à raconter cette nouvelle, il était 2h du matin. Mika souriait.

« Vous êtes un génie monsieur, m'a-t-il dit avant de s'endormir. »

Pour finir, peut-être que c'est pour ça que j'écris.





it's only ever her,
i only think of her.

Autoportrait

(crayons de couleur et acrylique)

Léane Masi

À l'ombre des regards

par Chayma Kehoul

Emily soupire avant de s'asseoir sur le sofa de sa chambre. Encore une longue journée remplie de paperasse et de longues réunions. Elle a toujours su qu'être reine ne serait pas de tout repos, mais elle en venait presque à regretter ses leçons du temps où elle était adolescente. Là, au moins, elle avait des pauses.

Elle vit une pile de lettres sur son bureau et eut envie de s'arracher les cheveux. Elle pensait avoir enfin du temps pour elle, mais non. Elle devait encore lire cette dizaine de lettres, écrire une réponse et appeler son messenger pour qu'il les fasse livrer... Une routine qu'elle avait appris à détester. Elle comprenait mieux son défunt père et pourquoi il avait été si souvent grincheux...

Elle s'assit à son bureau et commença à lire les lettres une par une, rédigeant les réponses au fur et à mesure. Arrivée à la dernière, elle fronça des sourcils. Chaque lettre avait normalement une adresse de retour, mais celle-ci n'en avait pas. Il y était simplement inscrit : « Pour la reine Emily Volk ».

Elle l'ouvrit délicatement, déplia le papier et sentit son cœur sauter un battement à chaque mot qu'elle lisait.

À ma très chère Emily,

Je peux imaginer votre regard lorsque votre messenger vous a apporté ma lettre. Disons que vos jérémiades sur la romance à travers les relations épistolaires me sont restées en tête. Alors je me suis dit que l'irruption de ma belle écriture à travers toute votre paperasse royale vous offrirait une pause bien méritée. Je commence à vous connaître assez pour me douter que vous n'arrêtez jamais, tandis que mes propres obligations m'attendent patiemment.

Pour être complètement honnête avec vous, c'est bien la première fois que mon précieux papier à lettres sert à autre chose qu'un envoi diplomatique. Il faut dire que, malgré son pouvoir de persuasion, ma chère mère ne m'aura jamais convaincu de faire la cour aux nobles femmes d'Expia, alors j'espère que vous me pardonnerez mon manque de conversation.

Mais je pense que je peux deviner votre soulagement lorsque vous vous rendrez compte que ces mots ne constituent pas de simples divagations au sujet de vos beaux yeux. Si c'était le cas, une simple feuille ne suffirait à décrire la beauté de ceux-ci.

Pardonnez mon manque de subtilité pour ce compliment mais, même si son pouvoir de persuasion n'a plus autant d'effet sur moi, ma génitrice risque de m'occire si elle apprend que j'ai envoyé une lettre à la grande Emily Volk sans avoir été un parfait gentleman au moins une fois. Alors j'ai choisi la chose qui m'a le plus captivé lors de notre première rencontre : l'expressivité de votre regard. Et la façon dont chacune de vos émotions paraît si facile à lire qu'on en tremble lorsque vous êtes en colère...

Je pense en avoir assez fait maintenant, vous ne pensez pas? Si vous avez le moindre retour à me faire, sachez que j'attends votre prochaine lettre avec une impatience indigne du roi que je suis... ou même votre visite, qui sait?

Votre imbécile préféré,

Lucas Expia

Sans qu'elle s'en rende compte, un sourire avait étiré les lèvres d'Emily. Lucas était le roi d'un royaume voisin, Expia. Les deux souverains entretenaient une relation plutôt ambiguë, mais ils appréciaient cette simplicité. Aucune prise de tête, des comptes à rendre à personne...

Ils avaient sauvé les cinq grands royaumes d'un coup d'État en guerroyant ensemble. Alors forcément, passer proche de la mort plusieurs fois les avait rapprochés, et cette proximité augmentait de jour en jour, même s'ils se voyaient moins qu'ils ne l'auraient aimé.

Emily passa doucement les doigts sur le papier de la lettre, relisant les mots. Comme à chaque fois, Lucas avait raison. Sa lettre était une distraction qu'elle accueillait les bras – et le cœur – ouverts dans sa monotone routine.

Sans hésiter une seule seconde de plus, la jeune reine prit son plus beau papier à lettres, une plume et commença à écrire sa réponse.

À mon imbécile préféré...

Femmes à auréoles

par Dalia Mak

Un jour, je me retrouvai ici. Dans cette maison de briques, tantôt brunâtres tantôt rouges, dévorées par les herbes folles et les vignes à gros appétit. Puis, une à une, ces femmes vinrent se joindre à moi. Comme par instinct, elles arrivèrent toutes vêtues de blanc au seuil de la porte. Une à une, robe de nuit, robe de soirée, blouse brodée, chandail tricoté, pantalon taché de rouge. Je leur ouvris la porte, elles entrèrent, s'installèrent, ne partirent plus jamais.

La première fut Stella. Chevelure d'un brun riche, bouquet de fleurs sauvages en main, robe de nuit en satin. En la voyant, je sus que je l'attendais. Elle posa les pieds dans la grande maison, mit le bouquet dans un verre qu'elle trouva en farfouillant dans les imposantes armoires de bois et le déposa sur la table ronde de la cuisine. Table pour six. Je la regardai faire, la laissai prendre sa place dans la maison. Elle marqua le début de leur arrivée. Ce fut calme avec Stella. Serein. Ce fut mélodies envoutantes qu'elle inventait au piano et cigarettes à la rose et au tabac sucré qu'elle roulait de ses doigts fins.

La seconde fut Lili. Même si elle se présenta vêtue d'une robe de soirée à paillettes, ce sont ses cheveux roux qui attirèrent mon attention. Stella et moi l'accueillîmes dans cette maison trop grande pour deux. Sous son bras, elle trimbalait une bouteille d'eau de vie. Lili prit sa place avec aise, ne se fit pas prier. Toutes les trois, nous trinquâmes, nous dansâmes, nous fêtâmes.

S'ensuivit Agathe aux yeux tempête de pluie, panier d'osier rempli de fruits et de légumes au bras. Ses cheveux, fils d'or, cascadaient jusque dans le milieu de son dos. Lorsqu'elle entra, elle nous embrassa. Stella, Lili et moi eûmes droit à un léger baiser de ses lèvres roses et minces, tout en douceur.

Jade fut la prochaine, aux yeux d'agneau, une épaisse écharpe au cou. Elle avait apporté laine, fils, tissus. En chemin, elle avait fabriqué six châles. Violet pour Stella, rouge pour Lili, bleu pour Agathe, jaune pour elle-même, gris pour moi et pour le dernier, un brun.

Enfin, Jeanne se présenta à la porte. Taches de sang rouge vif sur son pantalon blanc. Affolement partagé. Jade pointa du doigt les deux cailles tenues par la main droite et le lièvre tenu par la main gauche. Soulagement partagé. Jeanne nous apportait le souper qu'elle avait chassé. Je ne pus m'empêcher d'avoir pitié pour les deux volailles à courtes pattes. Avec leurs plumes mouchetées de brun, de noir et de blanc, je les trouvai coquettes. Le châle brun revint à Jeanne.

~*~

Ce soir, nous sortons. Avec nos lanternes, nous marchons dans la forêt. Lili est au bras de Stella, Agathe au bras de Jade, Jeanne guide la marche tenant ma main. Sans suivre de chemin précis, elle sait très bien où elle nous mène malgré le fait que nous ne sommes jamais passé par ici. Jeanne trouve toujours les endroits les plus singuliers à nous faire découvrir. Elle s'arrête, satisfaite de sa trouvaille. Nous nous retrouvons dans un vaste champ, devinons les clapotis de la rivière non loin de là. Le dôme étoilé se présente à nous. La lueur des étoiles est argentée, froide. Nos regards sont rivés au ciel, hypnotisés. Les yeux brumeux d'Agathe se remplissent de la Voie lactée. Elle tend la main vers les astres brillants, en attrape un, puis un autre, puis un autre. Elle les accroches à ses cheveux. Jade l'observe, puis l'imité. Nous cueillons les étoiles, Sirius, Adhara, Castula... les portons comme décorations, ornements. Nous nous regardons les unes les autres. Femmes à auréoles. Nos têtes dégagent une lueur stellaire. Plus besoin des lanternes pour nous orienter dans l'obscurité, nous sommes rayonnement.

~*~

Nous avons eu des récoltes abondantes ces derniers temps. Agathe a certainement la main verte. Elle passe ses journées baignée dans le soleil, s'occupant de son potager. Les concombres, tomates, haricots et patates y prospèrent. Les feuilles et les pousses la caressent, s'entortillent autour de ses doigts, ses pieds, ses chevilles. Jeanne, de son côté, a réussi à chasser un cerf qu'elle épiait depuis un certain temps. Jade collecte la soie des chenilles, des papillons de nuit et la laine de quelques chèvres qui flânaient au bord de la forêt.

~*~

Le ventre de Jeanne est de plus en plus bombé. Il n'était pas ainsi lorsqu'elle est arrivée ici. À présent, il est dur et rond comme un ballon. Au fur et à mesure qu'elle grossit, la température baisse. Désormais, il neige.

~*~

Aujourd'hui c'est la tempête. Autant à l'extérieur dans le froid et le blanc que dans notre maison illuminée aux chandelles. Les cris de Jeanne résonnent. Dans toutes les pièces, les murs imitent ses lamentations. Autour d'elle, nous l'assistons. Nous respirons avec elle, expirons avec elle, gémissons avec elle. Détrempée de sueur, elle semble effrayée. Debout, elle pousse de toutes ses forces. Du sang, beaucoup de sang coule entre ses cuisses, le long de ses jambes, s'étale sur le sol. Il s'infiltre dans le grain du bois qui s'en abreuve. Stella et Lili la tiennent chacune par un bras. Elle est si pâle, livide. Elle baisse la tête, regarde entre ses jambes. Ses cheveux foncés pendent jusqu'au sol. Elle pousse une dernière plainte, longue et douloureuse. Quelque chose tombe sur le plancher. Cela bouge, se débat, gigotte dans une enveloppe transparente couverte de sang. Le cordon est coupé, Jeanne est raccompagnée à son lit et nous revenons vite à la chose sortie d'elle, trop curieuses. Stella, Jade, Lili, Agathe et moi sommes accroupies en rond. Nous tendons les mains vers la créature, tirons sur la membrane translucide qui l'entoure, qui se déforme, puis cède. Un lièvre blanc aux oreilles rose poudre et aux yeux rouges. Alerte, la bête se dresse sur ses pattes et s'enfuit par une fente au bas du mur de bois. Le lièvre file dans le vent, marqué du sang de Jeanne. Stella retourne voir la nouvelle mère.

« Ses yeux sont ouverts », dit-elle, « mais elle ne respire plus. »

On frissonne. Il neige dans la maison à présent. Les flocons recouvrent peu à peu Jeanne, immobile dans son lit. L'encerclant, nous passons un long moment à lui envoyer nos plus beaux mots, les plus vrais, nos au revoir. Tout cela dans le plus intime des silences, dans notre tête. Le bruit des flocons qui tombent au sol.

« Nous devrions lui faire une cérémonie », propose Agathe.

Nous acquiesçons. De peine et de misère, nous soulevons son corps encore tiède, encore souple, le sortons hors de notre maison. La neige tombe toujours. Jeanne est déposée sur le tapis moelleux qui s'étend aussi loin que nous pouvons le voir. Nous l'ensevelissons sous la neige lourde. Elle est tout proche du potager d'Agathe, non loin de la maison. Puis doucement, ce qui reste de la tempête se dissipe.

~*~

Le soleil et la chaleur sont revenus. Avec la fonte de la neige, nous remarquons que le corps de Jeanne n'est plus à la place où nous l'avons laissé. Au même endroit, nous découvrons des fraisiers. Parsemés de fruits rouges et de fleurs blanches, les plants sont dispersés en une forme presque humaine.

~*~

Agathe nous prie de l'accompagner. Dans le bois, elle souhaite aller cueillir des fruits. Stella, elle, des fleurs diverses pour les sécher et nous en faire des tisanes. Lili, Jade et moi les accompagnons. Elles marchent devant nous, se tiennent par la main. Puis, elles s'éloignent en gambadant, nous devançant encore plus.

Je suis retournée à leur recherche plusieurs fois. Elles sont introuvables. Elles ont disparu. Ce que je remarque, ce sont ces deux pommiers. Ils n'étaient pas là auparavant. Ils sont entortillés l'un à l'autre. Arbres amis, arbres siamois. L'un est en fleur, l'autre porte des fruits. Si je colle mon oreille à leurs écorces, j'entends comme des battements.

Par la fenêtre, je vois Jade tondre la laine d'une chèvre. Il y en a cinq, toutes vêtues d'une fourrure majestueuse. Des nuages sur pattes. Habitues à la présence de la femme, elles broutent dans le plus grand calme. Allant chercher mon manteau pour les rejoindre, je les quitte du regard pendant un instant. Lorsque j'ouvre la porte pour sortir de la maison, il y a maintenant six chèvres, plus de jeune femme. Une seule des bêtes regarde en ma direction, une écharpe au cou.

~*~

Il ne reste plus que Lili et moi. Toutes les deux assises dans la cuisine, elle me dit :

« Je veux que tu viennes avec moi. Que tu m'accompagnes. »

Je ne bronche pas, la suis où elle veut bien m'emmener. Nous passons par le champ sans nous arrêter. Elle continue plus loin, guidée par le bruit de l'eau courante.

« Voilà, me dit-elle, c'est ici que je veux le faire. »

Le lit de la rivière est d'une couleur profonde, comme de la pierre de lave. Lili s'étend dans le cours d'eau, se laisse porter par le faible courant. Les yeux clos, elle tient dans sa main droite un bouquet confectionné par Stella. Les fleurs ont séché. Sa robe blanche, son teint pâle, ses cheveux roux. La bouche entrouverte, Lili flotte, légère dans l'eau froide. Je la regarde s'éloigner, devenir un petit point roux à l'horizon.

~*~

Il m'arrive de trouver, parmi l'uniformité foncée du fond de la rivière, des pierres blanches foudroyées d'un orange éclatant. Comme des petites flammes enfermées dans du quartz laiteux. Avec l'une d'elles, je me suis fabriqué un collier. La pierre pend à mon cou. Les moutons viennent me rendre visite de temps à autre. Avec ma couronne de fleurs sauvages, je m'assois parmi eux, mange pommes et fraises, leur en offre à l'occasion.

Elles sont encore là avec moi. Je le sais.

Autoportrait

(crayons de couleurs et feutres)

Blanche Lauzon



Voir sans regarder

par Nandy Dominique

Rassemblés dans notre petite salle de bain, ils observent en silence mon corps inerte, comme si la réalité avait pris un tournant si brutal qu'elle en devenait irréaliste, car personne ne bouge, personne ne parle, personne ne pleure. Ce n'est que lorsque les policiers glissent mon corps dans un sac mortuaire que les premiers cris commencent à se faire entendre. Ma grande sœur éclate en sanglots, une douleur dévastatrice qui déchire l'air, tandis que mon grand frère, qui tente de la consoler, retient difficilement ses larmes, son visage marqué par une détresse qu'il peine à contenir. Ma petite sœur, accrochée à sa peluche, fixe le sac noir avec une incompréhension troublante, sur son visage d'enfant. Mais c'est ma mère qui pousse le cri le plus déchirant, un hurlement qui semble sortir des profondeurs de son âme. Elle s'effondre au sol, son chagrin est si profond qu'il envahit la pièce.

Parmi ses cris, une seule phrase résonne sans cesse:

— Pourquoi ?!

— Pourquoi a-t-elle fait ça ?

La réponse n'est-elle pas évidente ? Pensez-vous réellement que je voulais en finir ?

Avant de commettre cet acte irréversible, j'ai lancé de nombreux appels à l'aide, mais personne n'y a prêté attention. J'ai commencé par partager des citations mélancoliques sur Instagram, à poster des dessins tristes dans mes stories et à donner autant de signaux de détresse possible... que le monde autour de moi ignorait. C'était comme crier sans cesse dans un vide insondable, en espérant qu'un regard, qu'une réaction, qu'une main tendue pourrait me ramener à la vie.

Cette souffrance que je portais en moi, je pensais qu'elle serait visible, qu'elle toucherait quelqu'un. Cependant, j'ai réalisé que les mots pouvaient se perdre dans l'indifférence des autres, que les appels à l'aide pouvaient résonner comme des murmures dans un vacarme, que les gens pouvaient vous voir sans vous regarder réellement. Je n'étais pas en recherche de pitié, mais de compréhension, d'aide, d'une lueur d'espoir. J'aurais tant voulu être entendue et sauvée. Vous savez : beaucoup de ceux qui envisagent de mettre fin à leurs jours n'ont pas réellement l'intention de partir. Ils espèrent tout simplement qu'une personne viendra à leur secours, qu'un geste, qu'une parole, qu'un regard suffira à éclairer leur obscurité.

Un policier s'approche de ma mère qui est toujours sur le sol. Il l'aide à se relever, lui parlant d'une voix douce et calme. Elle semble absente, perdue, ailleurs, comme si son esprit errait loin de cette réalité accablante. Il lui explique que la procédure l'oblige à lui poser des questions et qu'une enquête sera ouverte pour comprendre ce qui m'a poussée à agir ainsi. Après avoir bu un verre d'eau, ma mère écoute les questions du policier, mais son regard semble toujours aussi vide. Il lui pose une série de questions :

– Avez-vous remarqué des signes de détresse chez votre fille ?

– A-t-elle exprimé des pensées de désespoir ou de suicide ?

– Avez-vous remarqué des changements de comportement comme un isolement, des habitudes alimentaires ou de sommeil altérées ?

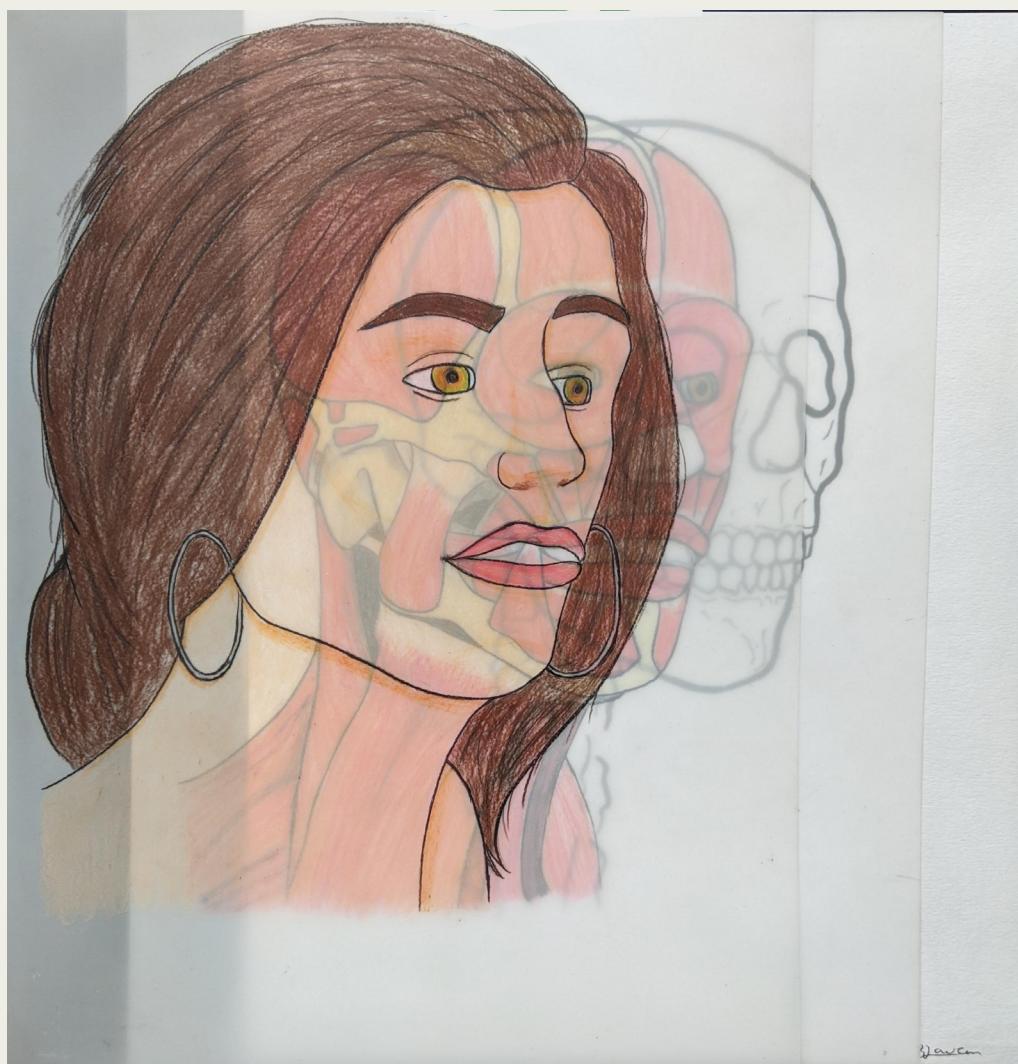
...et bien d'autres encore, mais ce sont des questions auxquelles ma mère ne peut répondre. Elle n'était jamais présente, préférant consacrer son temps au travail ou à d'autres distractions.

Vous voulez comprendre ce qui m'a conduit à cet acte désespéré ? C'était la solitude épuisante, la douleur d'être invisible, le manque d'amour, ce sentiment profond d'inutilité qui m'accompagnait chaque jour, la répugnance que je ressentais face à mon miroir, mais vous savez ce qui était le plus dur dans tout cela? C'était de vivre avec ce dégoût que je ressentais envers moi-même. On dit que la première personne qu'il faut aimer c'est soi-même, mais qu'en est-t-il lorsque notre propre présence nous insupporte ?

Transparences

(crayons de couleur sur feuille de polyester)

Blanche Lauzon



Révélation

par Laurie Paré-Lévesque

Ça y aït, c'est le moment. Je ne dirais pas que c'est le moment que j'attendais avec impatience, mais je n'ai pas le choix. Pas le choix de la laisser. C'est ce soir, au restaurant L'Étincelle, celui où nous sommes venus en première *date* il y a quelques mois déjà, que je vais mettre un terme à notre relation. Vaut mieux que je le fasse avant qu'elle ne prenne le relais. Oui, ça me brise le cœur. Oui, elle va me manquer. Mais, au moins ce sera MON choix. Mathieu, mon meilleur ami, a essayé de me motiver en me disant qu'au moins je vais retrouver ma liberté et pouvoir recommencer à embrasser n'importe quelle fille dans les bars. Ce n'est pas étonnant venant de lui, célibataire depuis toujours, qui multiplie les conquêtes.

J'en suis maintenant à ma deuxième bière. Du coin de l'œil, je vois la serveuse s'avancer vers moi, la place devant toujours libre.

— Êtes-vous sûr de vouloir attendre la seconde personne pour commander votre repas? Votre réservation prend fin sous peu..., me dit-elle en balayant la salle des yeux, embarrassée.

Le dernier regard qu'elle me jette avant de s'éloigner me trouble. Je remarque le couple installé à la table voisine. Ils ont tout entendu. La femme me regarde, elle semble avoir pitié de moi. Je déteste ça.

J'envoie un message à Alexia pour la millième fois de la soirée.

Distribué.

C'est la seule chose qui apparaît à l'écran. Elle n'a pas lu mes messages précédents. Qu'est-ce qui se passe ?

Je m'accrochais à l'idée qu'elle était simplement en retard, elle en a l'habitude. Pourtant, à première vue, elle semblait heureuse que je lui aie organisé ce souper... sans savoir que j'avais l'intention de la quitter ce soir.

J'en viens à prendre la vérité telle qu'elle est : moi, Nathan Roy, je traverse pour la première fois de ma vie la situation que je m'amusais jadis à faire vivre à mes fréquentations. « Karma's a bitch », comme on dit. J'aurais dû m'y attendre. Un jour ce serait mon tour. C'est extrêmement gênant. Je ne comprends pas ce qui lui a pris de ne pas venir. Maintenant, j'ai la preuve que je fais bien de mettre un terme à la relation entre Alexia et moi. VRAIMENT.

Je me lève et attrape mon manteau sur le dossier de la chaise. Je traverse la salle trop vite, manquant de heurter un serveur. Des regards me suivent. Je pousse la porte. L'air froid me coupe le souffle.

Sur le chemin du retour, mon F-150 rugit. Je m'impatiente, mes nerfs sont prêts à exploser. J'en peux plus du trafic! 15 minutes dans les bouchons, à deux rues du restaurant. Enfin, c'est mon tour d'avancer. Quelque chose bloque la chaussée. De la tôle tordue, des éclats de verre qui brillent sous la lumière de mes phares. Un policier me fait signe de passer. J'appuie plus fort sur l'accélérateur. Je n'ai qu'une envie : rentrer chez moi.

Avec toute cette soirée, je n'ai toujours pas soupé, je suis encore en couple, et ma blonde qui ne s'est pas pointée à notre rencard ne répond toujours pas à mes messages. Tout un hasard quand même ! Mon humeur massacrant n'aide en rien.

À peine arrivé chez moi, mon meilleur ami m'appelle déjà ; probablement pour savoir comment ça s'est passé.

Je ne prends pas la peine de lui répondre, mets mon téléphone en mode silencieux et ouvre la télévision. En vain, il n'y a rien d'intéressant au programme. Je fais rejouer le match d'hockey d'hier. J'essaie de me concentrer sur le jeu, mais la vibration continue de mon cellulaire sur la table basse ne cesse de me distraire. Mathieu veut vraiment tout savoir, mon dieu ! Il ne peut pas me laisser tranquille ? Je réponds, sans prendre la peine de regarder le nom affiché à l'écran.

— Ce n'est rien contre toi mon chum, mais j'ai vraiment passé une mauvaise soirée faque..., commençais-je à dire avant de me faire couper la parole.

— Nathan..., dit une voix tremblante, à peine audible.

Mon entourage a l'habitude de m'appeler Nate. Je n'ai aucune idée de qui est à l'appareil, mais ça doit être sérieux.

— C'est...c'est Ali...

Un sanglot étouffé traverse le combiné. Inquiet, je laisse ma belle-sœur s'exprimer du mieux qu'elle peut jusqu'au moment où elle m'annonce enfin ce qui se passe.

— Alexia... elle a eu un accident de voiture...

— Quoi ?

— Elle est à l'hôpital... dans le coma. Les premiers répondants l'ont trouvée inconsciente quand ils sont arrivés.

Le téléphone glisse presque de ma main.

— Nathan..? Tu es là ?

— Elle est à quel hôpital ?

— Saint-Joseph.

— J'arrive.

Pris de panique, je prends mes clés et sors de chez moi en vitesse. J'embarque dans mon pick-up et roule aussi vite que je peux jusqu'à l'hôpital.

Sur le trajet, ça me frappe...

Les débris sur la chaussée...

Le verre éclaté au sol...

Et si c'était elle ?

Mon estomac se noue.

Si oui... alors tout ça... c'est à cause de moi.

Elle était en route pour me rejoindre.

Plusieurs semaines se sont écoulées depuis l'accident. Retourner la voir m'effraie. Et si elle ne se réveillait pas ?

Je dors mal. Je me réveille en sursaut, le cœur battant, avec son visage en tête. Devant Mathieu, je fais le tough. Je plaisante. Je change de sujet. Mais au travail, on me trouve irritable. Impatient. Un collègue m'a même demandé si tout allait bien.

Je hausse le ton pour un rien.

C'est plus simple comme ça.

Plus simple que d'admettre que je suis en train de m'effondrer.

Hier soir, ça n'allait pas du tout. Je pleurais, je culpabilisais. J'avais besoin de réconfort, celui d'une maman. J'ai donc décidé de l'appeler, de tout lui raconter depuis le début.

— Mon chéri, je sais que tu n'aimes pas quand je t'en parle, mais depuis ta rupture avec Célia, tu as complètement changé.

— Arrête, maman...

— Ton cœur n'est pas en pierre, tu sais. C'est normal d'être triste, de pleurer. Tu es humain. Mais même si ce n'est pas ce que tu veux entendre... Alexia, tu l'aimes.

— Non.

— Nathan... C'est pour ça que tu crains qu'elle meure. C'est pour ça que tu culpabilises depuis son accident.

Parce qu'être la cause du mal d'une personne qu'on aime... ça détruit.

— J'peux pas aimer quelqu'un après ce qui s'est passé avec Célia... J'ai plus le droit.

— Ça, mon cœur, c'est toi qui te l'interdis. C'est toi qui te refermes. Tu as peur, c'est tout.

Ma seule manière pour lui prouver qu'elle a tort c'est d'aller visiter ma petite amie à son chevet et d'affronter ma peur.

C'est de cette façon que je me retrouve, un vendredi soir, à l'hôpital, assis dans la salle d'attente. Je trouve enfin le courage de me lever et de me diriger vers sa chambre.

Je franchis le seuil de la porte. L'air me manque. Des pansements lui couvrent le crâne. Des perfusions couvrent le creux de ses bras, d'autres longent ses avant-bras. Des poches transparentes sont suspendues au-dessus d'elle.

Il y en a trop.

Des points noirs envahissent ma vision.

Alors que je reprends mes esprits, un flashback précis me revient en tête.

— *Attention !!!, écrit Alexia*

Une fraction de seconde plus tard, une masse atterrit sur moi alors que je suis sur le divan, regardant la game des Canadiens. Alex commence à me chatouiller le ventre. La maudite ! Je me tords dans tous les sens, un rire rauque s'empare de moi.

C'est un sentiment étrange, la joie et la souffrance mélangées. Tout en riant, je lui crie d'arrêter sinon elle le regrettera... Voyant qu'elle ne m'écoute pas, j'utilise ma force pour la retourner sur le dos, elle se retrouve coincée sous moi. Elle attrape le coussin décoratif au-dessus de sa tête, le lance sur mon visage avec un grand sourire sur les lèvres avant de s'élaner à la course. Je la suis de près à travers mon appartement avant de l'attraper et la serrer contre moi. Elle a un rire joyeux, ça sonne comme une douce mélodie. Nos regards se croisent et lentement nous retrouvons notre sérieux. Une tension est entre nous : c'est quelque chose que j'ai rarement éprouvé. Elle ouvre lentement la bouche avant de dire ces trois petits mots.

Oh non... Pas ça.

Voyant que je ne lui réponds pas, ses yeux s'emplissent de larmes. Elle se déplace rapidement vers la porte d'entrée en essuyant du revers de sa main les larmes accumulées au coin de ses yeux. La porte claque. Le silence résonne fort dans l'appartement vide. Pourquoi... Pourquoi je ne suis pas capable de le dire moi aussi ? Trois mots, sept lettres. C'est supposé être simple, non ? Rien ne sort. L'attachement à long terme, de toute façon, ce n'est pas fait pour moi. C'est le temps que j'y mette une fin. Je prends mon téléphone et réserve une table au restaurant L'Étincelle. Demain soir, je vais la quitter.

Des larmes glissent sur mes joues avant de venir se faufiler entre mes lèvres. J'ai tellement agi comme un cave. Je suis effrayé par l'abandon, c'est ça mon problème. Au fond, je le sais que ma mère a raison. J'ai voulu lui prouver qu'elle avait tort, car j'aime avoir raison, mais la vérité est que je crains de m'engager à 100% et qu'Alexia se lasse de moi ensuite. Comme Célia avant.

Il aura fallu qu'Alexia tombe dans le coma pour que je réalise les sentiments que j'éprouve pour elle.

Je tends ma main vers la sienne étendue le long de son corps inerte et serre ses doigts froids pour qu'elle sache que je suis avec elle, qu'elle est forte, qu'il faut qu'elle survive à tout ça, par pitié. Alors que je suis toujours assis sur le siège réservé aux visiteurs, je vois sa sœur, du coin de l'œil, entrer.

Mon regard ne quitte pas Alexia. Ali vient à peine d'arriver que le médecin demande déjà à la voir. La dernière fois que j'ai vu cet homme remonte à près d'un mois alors que l'accident venait tout juste de se produire. Il ne prend pas beaucoup de temps à me reconnaître, puis me demande de le suivre aussi.

Après notre discussion, je suis rentré chez moi. Ou plutôt, mes jambes m'y ont ramené toutes seules. Il a dit que l'état d'Alexia ne s'améliorerait pas. Qu'il n'était pas sûr qu'elle se réveille.

Cette phrase tourne en boucle dans ma tête.

Quelques jours ont passé depuis la discussion avec le docteur. Je n'arrête pas d'y penser.

Je vais voir Alex tous les jours. C'est devenu une habitude. Presque un besoin. Je crois en elle. Et si un jour elle se réveille, je veux qu'elle sache que je suis venu la voir.

Après le travail, je me dirige directement vers l'hôpital. Arrivé dans sa chambre, je l'embrasse sur le front et m'assois à côté d'elle. Je lui raconte ma journée.

On dit qu'elle peut m'entendre, même dans le coma. J'y crois.

J'entrelace mes doigts aux siens.

J'arrête de parler.

J'apprécie sa présence, c'est tout.

Soudain, je sens une pression légère contre mes doigts.

Je me fige.

Ses paupières frémissent. Puis, lentement, ses yeux s'ouvrent. Mon cœur s'emballe.

— Alexia...?

Ma voix tremble. Je me penche vers elle.

— Alexia, je suis là...

Son regard glisse sans s'arrêter sur moi. Il traverse la pièce. Vide. Perdu.

Le sourire qui montait à mes lèvres se fane.

Ses yeux se posent sur moi, incertains.

Quelques secondes passent.

Ses lèvres s'entrouvrent.

— Qui es-tu ?

Éclats d'euphorie

par Charlotte Richard-Théberge

« je remets les fenêtres à leur place » [1]

là où tout a commencé

ma vague d'euphorie

est un feu d'artifice qui explose sous la peau

d'ailleurs je me sens moi-même

depuis le centre de mes pensées

les fenêtres s'offrent au monde

jusqu'au silence des astres

[1] Martine Audet – *Orbites*

Le fol, son sire et ses rires

par Ménélik Marin

Sous la clarté des astres, vivait un bouffon.
Une âme égarée vêtue d'une toison trouée,
Qui, de son vivant, jamais n'a émis autre son

Ou autre écho, que celui de son rire enjoué.
Il errait le soir, dans les jardins du palais,
Parlant seul à la lune, au bord des fleurs fanées,

Il lui chantait ses louanges d'un esprit en paix.
On entendait parler partout dans le royaume
Qu'il lisait les astres, et, le faisant en secret,

Voyait l'avenir, la déchirait tel un psaume.
Le roi, las des flatteries et des voix feintes,
Demanda : « Pitre, quel secret caches-tu dans ta paume ?

J'ai entendu dire que ta parole était sainte,
Les cieux te guideraient-ils ? Dis-moi ce que tu vois,
Toi, dont la poésie résonne comme une quinte. »

Le marmot, hilare, répondit : « Sire, crois-moi,
Les astres ne font que rire et briller sans fin,
Ton empire naît pour mourir, nul n'y échappera. »

Alors, le monarque, devinant le triste destin
De son empire brisé, fut comme envoûté
Par les poèmes du fol et par son air divin.

Depuis, chaque aurore, dans un cimetière isolé,
Ils se rejoignirent et le maître écouta
La douce parole du farceur sans dignité.

Ah, qu'il était bête, qu'il était naïf ce roi !
Se fier à un fou qui prend tout pour blague,
Croire en un bouffon, mettre en lui toute sa foi.

« Ô mon chef, » dit le rieur, « voyez comme la dague
Séjournant dans ma botte est scintillante,
J'aurais presque envie d'en user lors d'un gag. »

« Reste sérieux, pitre, ta quête s'avère importante,
L'avenir du trône repose sur tes conseils.
Je ne tolérerai autres remarques impertinentes,

Alors, dis-moi tout, que te raconte le soleil ? »
Les menaces du sire nourrissaient les rires du fol,
Puis, tout gai, le marmot leva la voix au ciel.

« Ne vous méprenez pas, mon point était frivole,
Sachez, seigneur, que je ris comme un astre naissant.
Tel est mon tourment, mon plaisir et mon seul rôle.

Dès lors, si je me montre espiègle, soyez clément.
Avant toutes choses, cher souverain, voici mon récit.
Au commencement, les cieus me créèrent sans talent.

J'étais vide et mon âme errait dans la nuit.
L'océan me recouvrait, mais je respirais
Grâce aux plaisanteries qui me tenaient en vie.

Les astres, se tenant au-dessus de mon reflet,
Lisaient mon malheur et voulurent m'éclairer,
Donc ils me peignirent l'avenir tel un doux portrait.

Puis, notre voûte vit que j'adorais ce don sacrée,
Alors, depuis, je me vois béni de ce fruit ! »
« Blasphème ! » s'écria le roi d'un ton frustré.

Mais le fou reprit : « Ce n'est guère une comédie,
Ô, croyez-moi, et le trône brillera de nouveau ! »
« Cesse tes farces, puis raconte-moi ta poésie ! »

Sous l'ordre du seigneur, s'élève un clair grelot,
Et le bouffon, en riant, s'inclina avec charme.
« J'accomplirai votre souhait, porté par mon flambeau.

Ton empire, ô seigneur, tombera sous les larmes,
Si ton cœur s'attendrit au souffle des mortels.
Ce sont les astres qui me l'ont transmis par leurs alarmes.

Garde une poigne de fer, règne en maître cruel,
Car la pitié des dirigeants enfante leur ruine ! »
Ému de tel conseil, l'empereur loua le ciel.

Et partit en courant tel un roi sans épines.
Sitôt, la cour devint le théâtre du fol,
Dont l'unique acteur fut un chef aux fausses doctrines.

Tous espoirs disparurent dans l'air vétilleux,
Les guerres étaient menées sur un éclat de rire,
Puis famine et mort s'étendirent sur le sol.

La terre fondit comme une bougie de cire.
Des cités brûlaient, leurs rivières devenaient sang,
Et chaque plaisir se transforma en souvenir.

Le roi, du haut de son trône, tremblait tel un flan.
Ses conquêtes perfides l'assaillaient de vil,
Puis son cœur se déchirait, pris d'un remords blanc.

« Ô sire, » dit le fou, « observe ton cœur fragile.
Tes mains tremblent, tes yeux se voilent de peur,
Alors que tout ce que tu fais devient futile ! »

Les miroirs du palais reflétaient la terreur,
Pourtant, les morts semblaient rire de tous les vivants.
Chaque pas du chef renforçait son malheur.

La lune, complice, éclairait les murs vacillants,
Ornée d'or et de tableaux à allure sombre,
Et le rieur murmurait ces mots déconcertants :

« Qu'allez-vous faire, maître, si vos peuples succombent ?
Vos guerres, vos crimes, vos lois tant cruelles
Sont la raison des cimetières lourds de toutes ces tombes ! »

Le monarque, dévoré par des pensées rebelles,
Sentit son cœur se briser, se fendre, se détruire.
La tristesse enchaînait ce prisonnier du ciel.

Alors le pitre s'avança et se mit à dire :
« Très cher, seul le repos mettra fin à vos peines.
Céder au désir du linceul est votre avenir. »

Le roi, hypnotisé par cette voix comédienne,
Vit la dague étinceler dans la botte du marmot.
Il la prit puis, en pleurant, se trancha les veines.

Sous la clarté des astres, se tenait un bourreau,
Et un corps inanimé, vêtu d'une robe trouée.
Deux âmes qui, ensemble, ont ri malgré le chaos.

Prémices

par Cédric Defeijt

Partir quand se dresse l'échine

Quand les voix s'élèvent sur la rocaille

Que le zéphyr s'emballe

Ils se hissent sur la crête

Granite saillant

Artère taillée par le songe

Échangent des riens, observent

Le cri du faucon

Mer de brouillard malmené

Invite autant que repousse

Litanie renaissante

par Laurence Banville

Chaque pas devient prière, chaque souffle

s'épuise dans les échos d'une lueur.

Le désordre apprend à se taire.

Entre l'encens et le silence, l'âme vacille encore,

Cherchant un ordre sacré dans le tumulte intérieur.

Le chaos garde ses ombres, la lumière ses racoins

Des espaces où l'on peut respirer.

Ce que l'amour a éteint

par Nandy Dominique

Les liens du sang

J'ai grandi avec ce regret,
Ce manque qui ne me quittait jamais.
Porter ton nom
Laissait des marques silencieuses, mais profondes

Ça me rappelait ton absence.
Et ton absence me rappelait ma douleur.

J'ai mis du temps à comprendre
Que ce n'est pas toi,
Mais la vie,
Qui t'a laissé là-bas.

Aujourd'hui, je vis avec un autre regret :
Celui de ne pas t'avoir aimé aussi fort que toi, pour moi.
Te voir vieillir me terrifie,
Mais il faut que je me résigne à voir la vérité en face.

Je t'ai perdu une fois,
À cause de mon entêtement.
Mais je ne suis pas prête à te perdre pour de bon.

Et même si tu crois avoir raison,
Je te le dis, Papa :
Je t'aime encore plus fort.



Nandy Dominique

Un amour silencieux

Parfois j'aimerais me présenter,
Te montrer la vraie moi.
Pas celle qui craint le regard des autres,
Mais celle qui reste des heures plongées dans des livres.
Celle qui écrit pour apprivoiser sa solitude,
Et qui rêve, en silence, de faire ta connaissance.

Souvent, j'aimerais être celle qui réveille ton regard,
Celle qui te fait rire d'une joie simple et sincère,
Qui rend tes journées un peu plus émerveillées.
Mais aussi celle qui t'épaulerait lors des tempêtes.
Et celle qui te verrait dans toutes tes saisons.

Peut-être que ce jour viendra... ou peut-être pas.
Mais je garde le sourire, car, malgré ma douleur,
Je vois qu'elle te rend heureux.
Et c'est tout ce qui m'importe.

Quand le silence me répond

Le désespoir vient lorsque je comprends
Que personne ne viendra me sauver.
Cette voix devient plus claire.
Mes appels finissent par se taire.
Et à cause du silence
Je finis par oublier le goût d'une vie sans douleur.

Deux minutes

C'est si difficile pour moi d'être comme vous :
Capables de parler de tout,
De rire sans peur, de dire sans trembler.
Moi, j'essaie de m'adapter,
À un monde qui ne s'adaptera jamais au mien.

Ce qui semble simple pour vous
Devient, pour moi, source de craintes.
Mon cerveau cherche des mots,
Mais ils se brisent avant de sortir.

La nuit, mon esprit s'agite.
Et l'insomnie ressurgit.
Deux jours plus tard,
Je repense à ces mots, trop vite dits.

Je suis de celles qu'on remarque à peine.
Alors, souvent, deux minutes suffisent
Avant qu'ils ne détournent le regard.
Ils effleurent la surface
de celle que je suis vraiment.

Et parfois,
Je me demande :
Ai-je vraiment assez d'importance
Pour valoir plus que deux minutes ?



Nandy Dominique

Derrière nos sourires

Parfois, on croit qu'un sourire
Veut dire que tout va bien.
Qu'une personne qui ne pleure pas
Ne souffre pas.
Que ceux qui ne montrent rien
Ne ressentent rien.
Qu'une blague est le signe d'un cœur heureux.
Mais ceux qui sourient le plus
Sont souvent ceux qui souffrent en silence.
Et parfois, il suffit d'un regard sincère
Pour éclairer toute leur obscurité.

Pie-IX, je me souviens

par Andy Nguyen

139, harmonie
même chemin, différentes leçons
le ciel fume des feux d'artifices
pour être sous l'effet de la vie

la route est un fleuve
chirurgien bleu et poissons clowns
nagent dans les bassins de cendres

les ombres filment des voix
et les livres écrivent en toi
chante Ontario

sous le phare de Montréal
la pluie est rose
pour les coeurs noyés
d'ivresse et de peine

l'été à Rosemont
le jardin illumine la voie
quand les fleurs s'éteignent

Jean-Talon offre un sac de pollen
les enfants éternuent des bijoux
nos yeux piquent
avons-nous profité du temps

la perle des Antilles au fond du trésor
un désir naît de retourner chez moi
mais j'y suis déjà





Nos 20 cinéastes en herbe à Teufelsberg (la montagne du diable!)

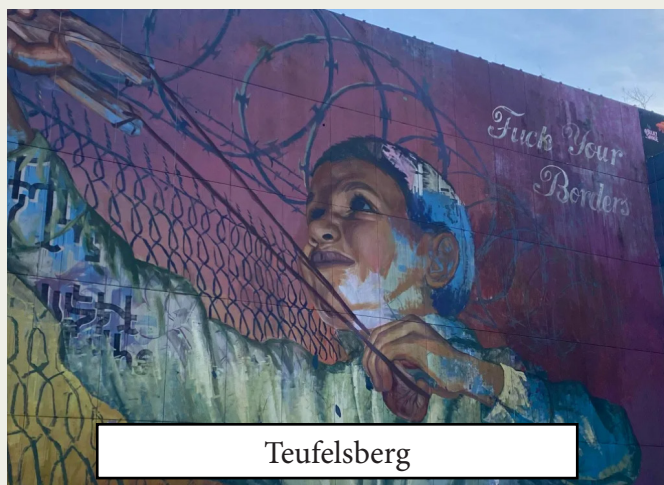
Berlinale
BERLINALE
2026

Berlin

Vingt élèves de l'option Cinéma du programme Arts, lettres et communication du Collège de Maisonneuve ont connu la joie cette année encore de participer au prestigieux festival international de films la Berlinale dont c'était cette année la 76^e édition. Vous trouverez ici d'abord un texte sur la fascinante ville de Berlin, suivi des comptes rendus de la participation de nos élèves au prestigieux European Film Market (EFM), d'une rencontre avec la réalisatrice Geneviève Dulude-De Celles, gagnante d'un Ours d'argent pour le scénario de son film *Nina Roza*, ainsi que d'une expérience cinématographique inédite au mythique Kino Babylon de Berlin!

Berlin 2026 : une ville inspirante, entre tradition et modernité

Lylhèm Pardo-Cardonnel



Teufelsberg

Berlin est vraiment une ville unique. Peu importe où on s'arrête, on a l'impression qu'elle nous parle, qu'elle s'adresse directement à nous pour nous faire comprendre sa dynamique complexe. C'est que Berlin se situe en équilibre entre tradition et modernité, avec son histoire dense, parfois pesante, mais qui est toujours balancée par la vivacité de son ambiance marquée par une effervescence culturelle et artistique que très peu de villes peuvent se targuer d'avoir. Ce n'est donc pas un hasard si je me suis surpris, à plus d'une reprise, à m'arrêter au milieu de rien, devant un wagon de métro ou encore devant un mur d'immeuble à logements marqué par le talent des artistes de rue berlinois, pour admirer la richesse de cet environnement urbain complexe.

L'architecture est un aspect particulièrement intéressant de cette cité, c'est même l'une des choses qui saute aux yeux dès qu'on met les pieds dans "la ville grise". Cet effet est principalement dû au côté très hétérogène de la ville. D'un côté, certains bâtiments témoignent d'une longue histoire artistique et culturelle au travers de styles classiques, néo-gothiques ou néo-romans avec des bâtiments en pierres très détaillés et impressionnants, comme sur la magnifique île aux musées, et d'un autre côté, beaucoup d'habitations adoptent un style presque brutaliste typique des années fin 70, avec de grandes bâtisses de béton bien alignées. Au milieu de ça, certains bâtiments ressortent du lot avec une architecture mo-

derne constituée de grandes vitres, de formes audacieuses et de tailles impressionnantes. Même si cette phrase est souvent utilisée à tort et à travers, il est indéniable que cette ville est une charnière miracle entre tradition et modernité.

Si la ville est divisée par l'architecture, elle est alors unifiée sur d'autres plans, notamment l'art visuel tel que le *street art*. Il paraît que le surnom de Berlin est "la ville grise". Jamais je n'ai entendu un tel mensonge. La cité brille par les œuvres qui ornent chacun de ses recoins : murales, sculptures, performances de rue ou que-sais-je encore, et ce, même dans la grisaille et le froid de l'hiver allemand. L'apothéose de cette pratique se trouve, à mon sens, dans un des lieux en bordure de Berlin, Teufelsberg (littéralement la montagne du diable). Originellement une station météorologique, puis une station d'écoute américaine pendant la guerre froide et, enfin, la plus grande galerie de street art à ciel ouvert d'Europe. Ce lieu représente extrêmement bien Berlin. Premièrement, l'aspect de la transformation, car Berlin est une ville qui s'est vue transformée complètement, même sur de courtes périodes, souvent par différentes occupations, par des mouvements collectifs et sociaux ou simplement par le progrès. Deuxièmement justement, l'aspect collectif, car Berlin est une ville profondément communautaire. Que cela soit par les différents projets artistiques à tous les coins de rue ou par les grands mouvements politiques telles que les manifestations ou les contestations publiques, Berlin est façonnée par la parole libre, les débats et les mouvements. En somme, c'est une ville qui est "vivante" à tous les niveaux.

Le camp de Sachsenhausen



On peut en somme dire que Berlin est une ville où il se passe toujours quelque chose. Elle est connue pour être le théâtre de certains des âges les plus sombres de notre histoire, mais également comme un épicentre mondial de l'art, de la culture, de la politique, des mouvements sociaux et de la musique techno (oui, oui, c'est spécifique à Berlin). Et une autre des beautés de Berlin, c'est comment elle n'a pas peur d'affronter son passé, même si ce dernier est parfois effrayant. J'ai eu la chance de visiter Berlin de manière souterraine grâce à *Berlin Underwelten* et, en visitant ce musée souterrain installé dans des

anciens bunkers, j'ai compris un peu mieux ce qui s'était passé et surtout, comment mieux voir venir le prochain événement tragique mondial. J'ai vu aussi le camp de concentration de Sachsenhausen, à quelques minutes de train de Berlin. Encore là, l'histoire n'est pas cachée, elle est rendue accessible dans le cadre d'un très beau et très inspirant devoir de mémoire. Les habitants de cette ville étrange sont tous très différents, mais s'il y a bien quelque chose qui unit toutes ces personnes, c'est qu'elles ont toutes beaucoup de choses à dire, exactement comme Berlin qui ne peut s'empêcher de nous parler à chaque coin de rue.



Le business du show-business

Mikha Moryoussef et Juan Martin Patino

C'était enfin à notre tour de vivre le fameux stage à Berlin. À l'occasion de la Berlinale, le *European Film Market* (EFM) a eu lieu à nouveau et nous avons eu l'opportunité de nous y joindre encore une fois, en tant qu'hôtes et hôtesse du Pavillon du Canada, pour Téléfilm.

L'EFM nous a permis de découvrir un nouvel angle sur ce que le rôle de producteur et distributeur impliquait. D'avoir accès à cet espace dédié à la collaboration internationale était une expérience unique. Le Pavillon du Canada accueillait de nombreuses compagnies de production et de distribution qui consacraient leur présence à des rencontres dans le but de développer des partenariats intéressants. Nous avons la tâche particulière de guider les passants dans leur recherche de collaboration avec notre pays. Rien de moins!

Notre responsabilité était essentiellement de fournir aux clients des informations pertinentes sur des distributeurs ou producteurs visant la co-production ou la distribution avec le pays en question. La charge pouvait être parfois assez élevée, nous empiions des notes contenant les demandes des clients pour leur envoyer un suivi par courriel après nos recherches. Cependant, la beauté de notre expérience à l'EFM était dans la richesse des rencontres que nous avons faites.



Le réseautage fait partie intégrante de l'industrie du cinéma, et nous n'avons pas manqué d'y prendre part à de multiples occasions. Au début de notre voyage, nous avons eu la chance d'être invités à l'ambassade du Canada pour une soirée où se rassemblaient bon nombre de professionnels du milieu du cinéma canadien. On y célébra d'abord les accomplissements de tous les membres des différents projets présentés à la Berlinale, puis on laissa la place aux convives pour qu'ils puissent discuter et faire des rencontres intéressantes. Nous avons eu des discussions captivantes avec différents réalisateurs et autres professionnels, comme Geneviève Dulude-Decelles, dont le film *Nina Roza* était présenté en compétition, et qui nous a donné des scoops en primeur à propos de celui-ci (voir texte plus bas). Cet événement nous a donc permis d'avoir un réel avant-goût de ce à quoi ressemblera l'aspect du réseautage de notre future carrière.

Plus tard dans notre séjour, nous avons aussi eu l'opportunité de vivre une autre expérience extraordinaire lors d'une soirée dans laquelle nous avons participé à trois événements de réseautage de suite. Celle-ci commença par un événement célébratoire de la SODEC, où nous avons pu faire la rencontre de nombreux Québécois travaillant dans différents secteurs de l'industrie, ce qui nous a permis de nous faire une meilleure idée du fonctionnement de celle-ci au Québec.



Puis nous nous sommes dirigés vers le prestigieux Bellboy Bar, où était célébré l'inauguration de la première édition du marché du film au prochain Festival international du film de Toronto (TIFF) et où nous avons pu découvrir un tout autre aspect de l'industrie canadienne. Enfin, nous avons pris part à la soirée de célébration de la première du film *Nina Roza* où musique, danse et discussions passionnantes furent au rendez-vous.

Nos expériences dans les coulisses de l'industrie cinématographique ont été parmi les opportunités les plus enrichissantes de nos vies. Grâce à elles, nous serons maintenant prêts à faire face aux défis que nous offrira la vie professionnelle du cinéma. Grâce à ce stage, nous sommes clairement mieux outillés pour la suite des choses.

Rencontre avec Geneviève Dulude-De Celles : *Masterclass bulgare*

Vivianne Charbonneau et Anne Delafontaine



Lors de notre passage à la 76^e Berlinale, nous avons eu la chance d'avoir une rencontre avec Geneviève Dulude-De Celles, la réalisatrice et scénariste de *Nina Roza*, film présenté en compétition officielle au festival. À l'heure de la conférence, nous ne savions pas encore que son film allait même remporter l'Ours d'argent pour le meilleur scénario!

Nina Roza est un film québécois qui suit Mihail (Galin Sotev), immigrant bulgare habitant Montréal depuis plus de 25 ans, dans sa relation tumultueuse avec sa fille, Rose (Michelle Tchonchev). Son métier de curateur pour une galerie d'art de Montréal le ramènera à contrecœur en Bulgarie, à la rencontre d'une très jeune artiste, Nina, avec laquelle il tissera des liens qui lui permettront de réparer sa relation avec sa propre fille.

Ce n'est pas le premier film de Dulude qui se rend à la Berlinale. En effet, son premier long-métrage, *Une colonie*, avait déjà été projeté pour l'occasion, dans la catégorie Génération Kplus en 2019. Le film avait d'ailleurs fait très bonne impression, en remportant l'Ours de cristal.

Au cours de son masterclass, donné dans la salle de conférence de l'ambassade du Canada à Berlin à Potsdamer Platz, la réalisatrice nous a fait part du processus créatif et du travail de financement derrière son long-métrage qui, on peut le dire, est le résultat d'une réalisation avec plusieurs complications étant donné son temps de tournage divisé entre le Québec et la Bulgarie. Nous avons même eu la chance d'entendre Michelle Tchonchev, l'actrice jouant le personnage de Rose, nous parler de la personne derrière son personnage.

La réalisatrice nous révèle assez tôt qu'elle a fait une partie de ses études en Europe de l'Est, plus précisément en Roumanie, ce qui a été l'inspiration de base pour *Nina Roza*, qui explore la culture slave. Une autre inspiration marquante a été l'histoire d'une de ses amies. En effet, la vie de cette dernière lui a permis de poser les fondations du personnage de Rose. De plus, il est intéressant de remarquer que le film se déroule en Bulgarie et non en Roumanie, le pays où la réalisatrice a fait ses études. C'est le cas, car le financement en Bulgarie pour les projets étrangers est beaucoup plus facile à obtenir qu'en Roumanie, ce qui explique les origines des personnages du film.

Pour s'assurer que le film soit authentiquement Bulgare, une culture qui n'est pas celle de Duple-De Celles, cette dernière s'est assurée qu'une grande partie de l'équipe technique soit bulgare, surtout lors des scènes en Bulgarie. La production, la direction artistique et les acteurs bulgares étaient constamment consultés. Le financement provenait aussi, en grande partie, de productions bulgares. Sans ce financement, le film n'aurait pas existé. On pense d'ailleurs facilement à une scène magnifique du film, où les gens habitant le village de la petite Nina se rassemblent pour fêter au clair de lune. Les acteurs de cette scène sont en fait les habitants réels du village en question, ce qui crée une immersion cathartique dans le monde bulgare du film. Quant à elle, Michelle Tchonchev est elle-même d'origine bulgare, ce qui la connecte automatiquement à son personnage. Elle nous a parlé de son parcours, composé d'impro et de cours de théâtre. C'est en refaisant une scène en bulgare lors de son audition qu'elle a conquis le cœur de toute l'équipe.

Pour ce qui est du futur, Geneviève reste évasive, mais son succès, notamment à la Berlinale, annonce de très belles choses. Et pour illustrer la grande générosité de la réalisatrice, je me permets une petite anecdote. Alors que nous attendions notre vol de retour à l'aéroport de Berlin, Geneviève est soudain apparue au sein de notre groupe, après nous avoir reconnu au loin. C'est la première fois qu'on la voyait depuis le gala de clôture du festival. Son réflexe fut de venir nous voir pour nous laisser tenir son Ours d'argent qu'elle transportait précieusement dans son bagage à mains.



Nous lui en sommes très reconnaissants et nous suivrons avec intérêt ses prochains projets. Nous sommes fiers d'avoir été représentés par une telle artiste à la 76^e Berlinale!

Nosferatu : un voyage dans le temps au mythique Kino Babylon de Berlin

Rafael Barrette-Iraola et Maeva Chiarore

Le 20 février dernier, nous avons eu la chance d'assister à la projection de *Nosferatu* (1922), long-métrage réalisé par F.W. Murnau, accompagné d'un orchestre d'une vingtaine de musiciens au cinéma Babylon de Berlin. Le Babylon est actuellement le seul cinéma avec orchestre en résidence encore accessible au public. Celui-ci donne réellement une impression de voyage dans le temps et nous offre une expérience immersive dans l'univers des débuts du cinéma. Cet orchestre nous amène à admirer le film d'une autre manière et à être complètement ancrés dans son univers. Le Babylon nous propose une salle exceptionnelle muni d'un magnifique balcon qui nous garde toujours dans cette ambiance plus ancienne. D'ailleurs, lorsqu'on passe les portes de ce magnifique théâtre d'époque, nous sommes accueillis par une gigantesque statue du fameux robot de *Metropolis* de Fritz Lang, un autre hommage à l'expressionnisme allemand.



Une séquence de ce film est d'ailleurs projetée en continu sur les murs de l'entrée du cinéma, où les cinéphiles prennent un verre en dégustant du popcorn. De plus, le Babylon offre une représentation avec orchestre par jour durant la semaine de la Berlinale, ce que le chef d'orchestre a nommé les « Babylonales », une bonne manière de retourner aux sources du cinéma lors d'un festival qui met la nouveauté en lumière.



Étant reconnu comme l'un des cinémas les plus emblématiques de Berlin, le Kino Babylon, implanté dans le fameux quartier de Mitte, se distingue non seulement par son architecture et son histoire, mais aussi par son rôle continu dans la vie culturelle cinématographique de Berlin depuis la fin des années 1920. Le bâtiment fut érigé en 1928-29 par l'architecte Hans Poelzig, suivant le style de la Nouvelle Objectivité (*Neue Sachlichkeit*), courant architectural fonctionnel et sobre qui marquait l'époque de la République de Weimar.

Il ouvrit officiellement ses portes le 11 avril 1929 comme salle de cinéma muet, avec une fosse dans le but d'y mettre un orchestre ainsi qu'un orgue accompagnant les projections. Malheureusement, pendant la Seconde Guerre mondiale, la salle fut partiellement endommagée, entraînant des rénovations en 1948 afin de la restaurer. Après la guerre, le Kino Babylon, situé dans la zone soviétique puis en RDA, devient un cinéma spécialisé se concentrant sur la diffusion de films d'arts et d'essais. Alors qu'il ne comportait qu'une seule et unique salle lors de sa création, le Babylon compte aujourd'hui trois salles de respectivement 500, 68 et 43 places, permettant des programmations flexibles et multiples. Entre 2008 et 2010, il accueille notamment des projections pour le festival de la Berlinale qui utilise de nombreuses salles dans toute la ville afin de montrer ses films.

Dans *Nosferatu*, Thomas Hutter quitte sa femme Ellen pour finaliser une transaction immobilière avec le mystérieux comte Orlok, qui s'avère être un vampire semant la mort et la peste dans la ville de Wisborg. Le film frappe par son esthétique expressionniste : des jeux d'ombres et de lumières contrastants, des silhouettes déformées et des compositions visuelles presque picturales, incluant

la célèbre ombre de Nosferatu grim pant l'escalier. Et s'il date de 1922, le film impressionne encore aujourd'hui par sa modernité déconcertante, comme en témoigne l'utilisation de l'accélééré, du stop-motion et que dire de cette séquence terrifiante où Murnau a choisi d'utiliser le négatif de la pellicule?! Bien que le film est tourné en décors naturels, l'usage de la lumière transforme l'espace en paysage psychologique, créant un fort sentiment d'oppression et d'angoisse. Le rythme du cinéma muet, avec ses intertitres, sa gestuelle stylisée ainsi que sa tension progressive, en plus de la musique orchestrale jouée en direct, donne un aspect inédit et percutant au film. De plus, la composition jouée par l'orchestre est celle-là même qui accompagnait Nosferatu à ses débuts en 1922. Voir cette œuvre au mythique Kino Babylon, salle contemporaine de l'époque du film, lui fait gagner une dimension immersive rarement exploitée pour les films de l'époque : cela nous offre l'impression de retourner dans le passé, une sorte de capsule temporelle nous menant directement au début du XX^e siècle et au cinéma expressionniste à son paroxysme.





La revue est publiée depuis plusieurs années sur le Web à l'adresse suivante :
lefolespoir.ca

Le fol espoir est la revue artistique et littéraire du programme Arts, Lettres et
Communication du Collège de Maisonneuve.

Ce numéro sur papier est la quatrième édition imprimée
du *Fol espoir*

Merci à tous-tes les auteurs, autrices, réalisatrices, réalisateurs et artistes qui ont contribué une ou plusieurs œuvres à ce numéro :

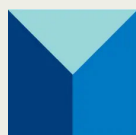
Mégane Adjili, Laurence Banville, Rafael Barrette-Iraola, Victor Bélanger, Kenza Bouhnass-Parra, Florence Brabant Marchaland, Vivianne Charbonneau, Maeva Chiarore, Maëlie Citté-Longpré, Ophély Coallier, Alexis Daval, Cédric Defeijt, Anne Delafontaine, Nandy Dominique, Marek Gamache, Sam Gaudet, Chayma Kehoul, Clémence Lallier-Lafleur, Blanche Lauzon, Louis Larochelle, Blanche Lauzon, Maïna Lavoie, Malika Lessard, Andrew Lin, Dalia Mak, Ménélik Marin, Juan Martin Patino, Léane Masi, Mikha Moryoussef, Andy Nguyen, Romi Paradis, Lyhèm Pardo-Cardonnel, Laurie Paré-Lévesque, Albert Pelletier, Raphaël Rancour, Charlotte Richard-Théberge et Fatima Zohra Kaïs.

L'impression de ce numéro a été rendue possible grâce au soutien de la
Société Générale des Étudiantes et Étudiants du Collège de Maisonneuve
(SOGÉÉCOM).

Merci aussi au Groupe de recherche sur les éditions critiques en contexte numérique (GREN) et au
FRQSC pour leur soutien.

Merci au programme d'aide à la réussite du Collège de Maisonneuve.

sog^{ee}com



Collège de
Maisonneuve



**Fonds de recherche
Société et culture**

Québec





Vous lisez quelque chose que vous pensiez n'arriver qu'à vous, et vous découvrez que cela est arrivé il y a 100 ans à Dostoïevski. C'est une très grande libération pour la personne souffrante et en proie à des luttes, qui pense toujours qu'elle est seule. C'est pourquoi l'art est important. L'art ne serait pas important si la vie n'était pas importante, et la vie est importante.

James Baldwin



Le fol espoir
Montréal, 2026